

Bernhard H. Bayerlein
Institut für Soziale Bewegungen
University of Bochum, Germany

L'histoire enfin retrouvée : L'Internationale Communiste de la tragédie allemande à l'apogée de la Deuxième Guerre Mondiale (1933-1943). Une rétrospective sur le journal de Dimitrov¹

Abstract: Around the world, historians, journalists and the public interested in the history of communism and the Left have complained about the scarcity of informal or private sources and testimonies about leading groups of the Comintern, the Communist parties and the Soviet leadership. Rightly, it was regretted that only scarcely, information had filtered out of Stalin's closest circle, or could not be entrusted to posterity at all. Similarly, the small number of such authentic documents on the leadership of the Comintern in the 1930s and 1940s was emphasized concerning the multiple inflections of international communist policy according to the requirements of foreign policy and Soviet political power in general. The publication of the diary of the Bulgarian communist leader Georgi Dimitrov, who became "helmsman of the Comintern" under Stalin, and which includes the period between 9 March 1933 and June 1943, marked a major turning point for our knowledge and historiography. Although published some fifteen years ago, the Dimitrov Diary still offers a wealth of knowledge, whose exploitation has only just begun. The following transnational vision tries to resume the history of the Communist International and its relationship with Stalin and the Communist Parties in the light of the new insights provided by the diary. This vision sheds a light on the transnationally entangled process of how anticommunism and nationalism arose from the innermost of the Soviet system itself under the rule of Staline.

Un trésor de l'histoire du "siècle soviétique"

Pour ceux qui se souviennent du brillant héros antifasciste Dimitrov, dont certains peut-être voyaient en lui, la personnification d'une variante « démocratique » du communisme officiel, le journal est l'automutilation d'un mythe.² Les publications tant sur l'histoire de l'Union Soviétique, que sur celle du Comintern et des partis communistes doivent être amendées ou complétées, certaines révisées. Le journal rend compte, en forme originale d'une vision de couloir, de cette histoire croisée du communisme comme le mouvement transnational, voir global et de masse le plus important et profond du XXe siècle, se situant au point d'intersection d'un triangle de forces formé par l'Union Soviétique, le Comintern comme une sorte d'intermédiaire et les différents partis communistes répartis spatialement au niveau global. Comme toute mine, le journal donne dès maintenant du sable finement moulu, mais d'assez gros blocs restent à être dynamités. Si l'on voulait comme pilote, survoler les

¹ Texte basé sur un chapitre de ma thèse d'Habilitation à Diriger des Recherches (HDR) soutenue à l'Université de Bourgogne, Dijon, France. Mes remerciements vont à Serge Wolikow, Professeur émérite à Dijon, pour ses corrections linguistiques. Je suis bien sûr seul responsable du contenu.

² L'édition allemande du journal inclut la période de 1933 à 1943. Voir : Georgi Dimitroff. Tagebücher 1933-1943. Vol. I, édité par Bernhard H. Bayerlein. Traduit du russe et du bulgare par Wladislaw Hedeler et Birgit Schliewenz, vol. II. Kommentare und Materialien zu den Tagebüchern 1933-1943. Edité par Bernhard H. Bayerlein et Wladislaw Hedeler, collaboration de Birgit Schliewenz et Maria Matschuk, Berlin, Aufbau-Verlag, 2000.

sentiers, les terrains, les failles et les places, que l'on voit dans le journal, et les rattacher aux événements historiques, aux structures et personnes, il en résulterait d'un seul coup d'oeil, une mosaïque diffuse d'agendas politiques, de masses de consignes, d'écrits rajoutés de toutes sortes, de notes de discours et prises de positions programmatiques. Le texte conduit à des lieux légendaires : les tribunes de la Place Rouge lors des grands défilés du 7 novembre et du 1er mai, la loge de Staline au Théâtre du Bolchoï et son cabinet au Kremlin, les datchas près de Moscou, le sanatorium de Staline au Kremlin, les abris antiaériens à Moscou, les centres de torture en Bulgarie, les champs de bataille des guerres et des révolutions, de l'Espagne à la Chine, de la Finlande aux Balkans, les maison d'enfants dans la province russe occupées par les « orphelins du Comintern » de toutes les nationalités, dont les parents aux ordres du Comintern ou des services soviétiques, étaient en mission, en prison, ou morts.³ On découvre les trafics secrets dans le sillage de la compagnie maritime « France-Navigation » dans les ports français de la mer du Nord, qui était de fait, la flotte commerciale et militaire du Comintern, l'activité des sous-marins dans la mer noire transportant des partisans bulgares et roumains derrière les lignes ennemies pendant la Deuxième guerre mondiale, la création de bases dans le sud de l'Iran, dans la Yougoslavie occupée, pour les services de liaison du Comintern, des « agents de parachutage » qui étaient surtout des communistes étrangers envoyés derrière les lignes ennemies, des problèmes de financement des agences de presse du Comintern à Paris, New-York, Buenos-Aires et ailleurs.

Une difficulté qui apparaît à la lecture, réside dans le problème que les mouvements sociaux, sur lesquels s'appuient les notes, ainsi que les ressorts internes qui font bouger les partis, restent souvent dans l'ombre. Cela, avec l'accumulation de personnes et d'organisations, rend parfois difficile la lecture du journal. Veut-on cependant questionner le fonctionnement du monde, dans lequel évolue Dimitrov, nous nous trouvons alors dans un empire bizarre qui jusqu'ici n'avait pas une telle transparence. Là, des bribes de discussion sans importance, qui deviennent cependant des instructions de première importance dans la bouche du « maître de maison », le journal livre une anatomie chronologique du système stalinien projeté de façon transnationale à partir d'en haut. La façon concrète de la mise en perspective historique désormais possible dépendra néanmoins largement de la discussion déjà commencée dans les médias et la littérature spécialisée.

Provenant des archives bulgares et non russes, le journal contient des informations précises sur certaines activités et rapports que l'on ne retrouve pas dans les documents disponibles à ce jour dans les archives du Comintern et du Parti Communiste de l'Union Soviétique (PCUS). Malgré l'impressionnante « révolution des archives » dans l'ex-Union Soviétique, les documents concernant son activité à la tête du Comintern, ses contacts avec les sommets de la direction soviétique, les organes soviétiques de l'Etat et de la Police, et – dans une mesure plus restreinte – les partis communistes étrangers, sont aujourd'hui encore, pour l'essentiel, inaccessibles ou fermés. Les témoignages sur l'activité des plus hauts responsables russes dévoilés dans le cadre du projet international INCOMKA pour la numérisation des archives du Comintern coordonné par le Conseil de l'Europe et le Conseil international des Archives de déclassifier les fonds de Dimitri Manouïlski et de Dimitrov ont

³ Sur la réception du journal en France voir: Tzvetan Todorov: Staline vu de près. In: Le Débat, n°128, 2004, pp. 127-140; Jean Vigreux: Les carnets de Dimitrov ou le journal de Dimitrov (9 mars 1933-6 février 1949), https://anrpaprika.hypotheses.org/704#identifier_1_704; Sylvain Boulouque: Le journal de Dimitrov. In: *Recherche socialiste* 33 (L'OURS hors série décembre 2005).

entretemps trouvé une suite.⁴ Le journal doit être étudiés en parallèle avec ces fonds d'archives.

Quelques échos à la publication dans la communauté scientifique et les médias

L'histoire éditoriale mouvementée des journaux commençait en 1997. La première édition – bulgare – fut publiée à Sofia par l'éditeur universitaire Kliment Ochriski. Le tirage de cette oeuvre difficilement accessible était de 1000 exemplaires, l'oeuvre est dû aux efforts principalement du fils adoptif de Dimitrov, Bojko Dimitrov et l'historienne Elena Kabaktschiewa.⁵

Dimitrov, dans son journal, utilisait l'allemand, le russe et le bulgare. La maison d'édition « Aufbau » de Berlin présenta cette source d'une portée considérable, en décembre 2000 en livrant ainsi la première traduction du journal de Dimitrov dans une langue occidentale comprenant les années 1933-1943, les « années du Comintern ». Une édition raccourcie des journaux avait été publiée en 1999 en Grèce,⁶ une édition complète italienne éditée par Silvio Pons parut chez Einaudi en 2002.⁷ L'édition abrégée annoncée chez Yale fut publiée finalement en 2003 sous la responsabilité d'Ivo Banac.⁸ Une édition française éditée par Gael Moullec fut publiée à Paris en 2005.⁹

Médias et spécialistes s'accordent largement sur l'importance du journal en ce qui concerne l'histoire du communisme international et soviétique. A Harvard on estime les journaux comme « extrêmement utiles », l'historien britannique Kevin McDermott les décrit comme un « trésor tombé du ciel » (« treasure trove »).¹⁰ Dans leur importante documentation sur le Comintern pendant la Deuxième guerre mondiale, les historiens russes Natalia Lebedeva

⁴ Voir dernièrement : Bernhard H. Bayerlein: Arquivos do comunismo e perspectivas de pesquisa 25 anos após a "Revolução dos Arquivos": um balanço global. In: *Revista Estudos Históricos*, Rio de Janeiro 29 (2016), 59, pp. 787-812. <http://bibliotecadigital.fgv.br/ojs/index.php/reh/article/view/64720/62629>.

⁵ Dimitar Sirkov, Petko Boev, Nikola Avrejski, Ekaterina Kabakchieva (eds.) : Georgi Dimitrov. Dnevnik, 9 mart-6 fevruari 1949, Sofija, Universitetsko izdatelstvo Sv. Kliment Ohridski, 1997.

⁶ Kousinopolous, Spyros (ed. et transl.) : Georgi Dimitrov. Selides apo to aporroto hemerologio, Athen, Kastaniotis, 1999.

⁷ Georgi Dimitrov: Diario, Gli anni di Mosca (1934-1945), édité par Silvio Pons, traduit par F. Ibba et P. Rosafio, Torino, Giulio Einaudi, 2002.

⁸ Ivo Banac (ed.) : The Diary of Georgi Dimitrov. 1933-1949, New Haven, Yale University Press, 2003 (Annals of Communism).

⁹ Georgi Dimitrov : Journal 1933-1949. Version intégrale et annotée par Gael Moullec. Avec la collaboration de Jordan Baev, Tamara V. Domratcheva, Zoia K. Vodopianova. Traduction de l'allemand par Anne Castagnos-Sen, traduction du russe par Tatiana Zazerskaia, traduction du bulgare par Assia Stantcheva, Paris, Belin, 2005.

¹⁰ Comme Andrea Graziosi stipula dernièrement, «we have almost no direct or indirect records of private discussions between party leaders. » Barbara Keys reprend ce motif : « Dimitrov's diary is one very important exception. With due caveats about the limitations inherent in any such source, scholars who have studied the diary rate it as extremely valuable. Dallin and Firsov write that the diary, which spans the years 1933-1949, demonstrates Dimitrov's »superb memory and capacity to reproduce conversations and documents accurately »; Kevin McDermott has called it a »treasure trove. » (Barbara Keys : Dimitrov and Stalin, 1934-1943. Letters from the Soviet Archives, Reviewed by Barbara Keys, *H-Russia* (September, 2000), p. xviii http://www.yale.edu/annals/Reviews/review_texts/Keys_on_Dallin_H-Russia_September.2000.html) ; Kevin McDermott : »The History of the Comintern in Light of New Documents. » In : *International Communism and the Communist International, 1919-43*, eds. Tim Rees and Andrew Thorpe, Manchester, Manchester University Press, 1998, p. 35.

et Michail Narinskij mettent en évidence leur signification.¹¹ L'historien russe Fridrikh (Fred) Firsov qui dirigeait le cabinet de travail sur l'histoire du Comintern à l'Institut du marxisme-léninisme de Moscou pendant les dernières années de l'Union Soviétique ainsi que Grant Adibekov qui fut un des meilleurs spécialiste de l'histoire du Comintern et du Kominform, se rangent à ce jugement : les premiers chapitres de l'histoire du Kominform dans l'Europe d'après-guerre par Adibekov, se fondent presque exclusivement sur le journal de Dimitrov.¹² Même avant sa parution à l'ouest, la plupart des nouvelles publications recourent à Dimitrov, comme source principale venant des rares publications partielles en langue russe ou – en se référant à la version bulgare.¹³

Quelques réactions à l'édition allemande des cahiers ...

En 2001, l'édition allemande fut décrite comme « (...) la sensation de l'année 2000 sur le marché des non fictions politiques », selon Horst Wagner.¹⁴ Mario Scalla écrit : « Seulement Eisenstein aurait probablement pu mettre en lumière l'image du bolchevik dans la prison nazie attendant les volumes sur la dialectique; elle dévoile beaucoup plus sur l'histoire du communisme que la majeure partie des « livres de naufrage et de collapse » parus les dernières années. »¹⁵ Stefan Bergholz commente dans une émission de la « DeutschlandRadio » : « Ce qu'il y a de précieux dans cette édition : On s'en rend compte, comment fonctionne la diplomatie secrète, comment les dirigeants communistes organisèrent leur politique de désinformation, comment Moscou comme centre stable ne devait – dans certains cas – pas être identifiable, comment la domination fut exercée dans le labyrinthe entre le Comintern, le PCUS et les services secrets soviétiques. Un scénario déconcertant, une atmosphère cauchemardeuse, terrifiante et pleine d'abîmes, démasquant comme peu de témoignages autrement. Et utilisable aussi, grace au gros volume de commentaires, comme ouvrage de référence et dictionnaire. »¹⁶

Justement concernant l'édition allemande, plus de 120 recensions et revues de presse ont été publiées, très positives dans leur grande majorité. « Livre de la semaine » dans le quotidien « Die Welt » de Hambourg,¹⁷ « recommandation du mois » dans la revue « Journal Literaturen » de Vienne : « Mais quelle source historique donc! Toute une série de questions litigieuses de l'histoire contemporaine peuvent trouver ici une réponse plus ou

¹¹ Natal'ja Lebedeva, Michail Narinskij, Michail (eds.): Komintern i Vtoraja Mirovaja Vojna. I : Do 22 Ijunja 1941 g., II: Posle 22 Ijunja 1941 g., Moskva, Pamjatniki Istoričeskoj Mysli, 1994 et 1998.

¹² Grant Mkrtjsevici Adibekov : Das Kominform und Stalins Neuordnung Europas, édité par Bernhard H. Bayerlein et Jürgen Mothes. Traduit du russe par Beatrix Höhne, Ute Meltzer et Wolf-Ulrich Pradel. Avec une préface de Jan Foitzik, Frankfurt am Main e.a., Peter Lang, 2001. (Zeitgeschichte-Kommunismus-Stalinismus. Forschung und Materialien. 1).

¹³ Voir : J. Arch Getty, Oleg V. Naumov : The Road to Terror. Stalin and the Self-Destruction of the Bolsheviks. Traductions par Benjamin Sher, New Haven-London, Yale University Press, 1999. Dans leur livre, Getty et Naumov se réfèrent, comme nouvelle référence sur le journal de Dimitrov, curieusement sans indiquer les sources exactes. Les auteurs espagnols Antonio Elorza et Martha Bizcarrondo, dans leur livre sur le Comintern et l'Espagne, qui proposent une nouvelle synthèse de la guerre civile espagnole, se réfèrent également aux carnets de Dimitrov, sans les citer correctement. Voir : Antonio Elorza, Marta Bizcarrondo : Queridos Camaradas. La Internacional Comunista y España. 1919-1939, Barcelona, Planeta, 1999. (La España Plural).

¹⁴ Horst Wagner : Eine große editorische Leistung, In : *Berliner LeseZeichen*, Ausgabe Juni/Juli 2001, Edition Luisenstadt, 2001. http://www.luise-berlin.de/lesezei/blz01_06/text26.htm

¹⁵ Mario Scalla : Alles geht so verkehrt. In : *Freitag*, 12.1.2001.

¹⁶ Stefan Berkholz : Politische Literatur, Manuscrit d'émission de radio,, DeutschlandRadio/Deutschlandfunk, Berlin, 29.1.2001. Hintergrund & Feature (Rédaction : Hermann Theißen).

¹⁷ In : *Die literarische Welt*, 9.12.2000. Voir aussi : Ernstgert Kalbe : Streit um Dimitroff. In : *Junge Welt*, 22.12.2000; Armin Görtz : Dimitroffs verstecktes Tagebuch. In : *Leipziger Volkszeitung*, 8.12.2000.

moins univoque (...) »¹⁸ commentait l'historien allemand Gerd Koenen dans la « Berliner Zeitung ». Son collègue Hans Hecker dans la « Frankfurter Allgemeine Zeitung » parle d'une « excellente performance éditoriale », pour Wolfgang Leonhardt, auteur de « Un enfant perdu de la révolution », il s'agit de la plus importante source de l'histoire internationale du communisme des dernières années. Trois chaînes de télévision allemandes présentèrent des contributions spéciales, dans la radio WDR de Cologne, le journal de Dimitrov fut lu pendant une semaine entière. Sous le titre « Wo geht's lang, Genosse Stalin – Im Zug der Zeit [Où allons-nous, camarade Staline – dans le courant du temps] », Heinz von Cramer a écrit une pièce radiophonique avec une durée de 4 heures.¹⁹ Deux extraits du journal de Dimitrov ont été inclus dans le projet innovateur mise en ligne par la Bibliothèque de l'Etat de Bavière « Cent documents-clef de l'histoire russe et soviétique » publié en ligne, ce qui n'est pas la règle pour des extraits de journaux intimes.²⁰

Des 120 revues et présentations, environ cinq étaient plutôt négatives. Ainsi, Reinhard Müller dans l'hebdomadaire « Die Zeit » de Hambourg parle de façon dépréciative du journal qui pourrait intéresser seulement « l'histoire traditionnelle d'organisations et d'idéologies » ; les notices de Dimitrov y sont qualifiées de « notes en marge d'un compte de la révolution mondiale ». La fondation Rosa Luxemburg de Leipzig publia une brochure d'Ernst Kalbe présentée comme une contribution au débat d'historiens autour du journal, critiquant l'édition du journal. Wilhelm von Sternburg, spécialiste de l'émigration politique et littéraire allemande, dans le quotidien « Frankfurter Rundschau » écrit : « Aussi pour l'historien, dans les rares déclarations de Staline, que Dimitrov avait noté après les entretiens avec le dictateur on n'y trouve (...) rien de surprenant. » Même les télégrammes de Staline à Mao ou à Tito ne pourront – selon cet auteur « à peine amortir l'impression d'insignifiance. »²¹

Quelques retouches et refondements nécessaires pour la recherche ...

Dans les cahiers, grand nombre d'informations essentielles ainsi que des milliers d'acteurs accumulés concernant l'histoire contemporaine sont enfouies dans le fichier bureaucratique du journal de travail et de la langue de bois, parfois codée. A la question de savoir, si l'histoire de l'Union Soviétique et du Comintern doivent être réécrites, la réponse est relativement facile. Dans les grandes lignes, comme pour l'histoire du Comintern pendant la Deuxième guerre mondiale, presque tout est à revoir. Dans d'autres cas s'avère nécessaire un complément d'explication, ou une correction des résultats antérieurs de la recherche. Pour d'autres encore, les témoignages font défaut. Pour la période qui va du 1.2.1935 au 18.8.1936, ainsi que du 18.3.1938 au 15.8.1938, le journal de Dimitrov lègue une description continue. On peut penser que les notes en question contenaient des observations assez explosives sur l'origine et l'implémentation de la politique du « Front populaire », la terreur de masse en Union Soviétique, dont la découverte aurait pu se retourner contre lui, et qu'elles aient été supprimées par Dimitrov lui-même.

¹⁸ Gerd Koenen : Mein Bild. Als Abzeichen. Die Tagebücher des Georgi Dimitroff sind das Dienstjournal einer Kunstfigur. In : *Berliner Zeitung*, 28.11.2000.

¹⁹ Heinz von Cramer : Im Zug der Zeit oder Wo gehts lang, Genosse Stalin (Feuilleton radiophonique d'après les journaux de Geougui Dimitrov), *Norddeutscher Rundfunk Kultur*, 5.3.2003 und 12.3.2003

²⁰ Schlüsseldokumente zur russischen und sowjetischen Geschichte, Bayrische Staatsbibliothek München, rédaction: L. Antipow, M.A., traduction: L. Antipow, M.A., http://www.1000dokumente.de/index.html?c=1000_dokumente_ru&viewmode=0&l=de.

²¹ Wilhelm von Sternburg : Telegramm an Tito und Mao. Aus den Archiven einer düsteren Zeit gefischt. Die »Tagebücher » eines einstigen kommunistischen Helden - Georgi Dimitroff. In : *Frankfurter Rundschau*, 5.2.2001.

En fait, le journal amène de multiples précisions sur la façon dont se déroulait le processus décisionnel (ou de commandement) dans le Comintern et des partis communistes. Il ne faut pas y voir une contradiction, quand Staline, après des questions pressantes de la part de Dimitrov sur l'orientation à suivre, lâche parfois un « Décidez donc vous-même! ». Dans la deuxième moitié des années trente, une Troïka composée de Dimitrov, Manouïlski et – jusqu'à sa mise à l'écart en 1939 – Moskvine (pseudonyme de Michail Trilisser) dirigea l'Internationale. Togliatti, que l'on avait jugé plus influent parmi les fonctionnaires du Comintern, à côté de Dimitrov, apparaît ici de moindre importance. Le journal reflète la politique transnationale, voir mondiale et les relations internationales du point de vue de Dimitrov, Staline, Molotov et Jdanov. Ainsi, ils devraient clore définitivement la discussion sur la dépendance de fait du Comintern vis-à-vis du PCUS, tant sur le plan politique que financier et matériel.

Pour la période de la Deuxième guerre mondiale, les cahiers sont une pierre fondatrice de l'histoire des partis communistes, du PCF, première section du Comintern après l'écrasement du Parti Communiste allemand, en passant par celui des Etats-Unis, celui de la Chine, de l'Espagne, de l'Inde, de l'Iran, de la Suède, de la Bulgarie, de la Roumanie, de la Pologne jusqu'aux PC d'Irak et des Philippines. Ils alimentent la polémique entre historiens sur l'incendie du Reichstag, et les débats sur la « liquidation politique » de Thälmann par Staline, elles rendent improbable l'hypothèse d'une guerre préventive d'Hitler contre l'Union Soviétique en 1941, elles éclairent la « rationalité » de la terreur soviétique. Elles expliquent d'importantes facettes de la guerre civile en Espagne et les buts de la politique soviétique dans les Balkans et ailleurs pendant la guerre de libération de Tito en Yougoslavie. Ils lèvent le voile, sur une foule d'évènements tenus en partie secrets à ce jour tout en exigeant de la patience et de la compréhension de la part du lecteur, lui permettant de surmonter une langue de bois et des passages entièrement codés.

Des aperçus inouis sur la personnalité de Staline et son entourage : témoignages d'une pratique informelle du pouvoir et de la vie...

Dimitrov livre des aperçus sur la vie privée très protégée et les conflits entre les membres de la Nomenklatura sous le stalinisme, qui, à certains moments, par d'insolites apparitions, souvent en forme de toasts du « grand et sage dirigeant », décidèrent en fait de la vie et de la mort. Le « timonier du Comintern » (Steuermann der Komintern) selon Staline donne à lire des conversations, des prises de position des rapports et des lettres jusque-là inconnus de Molotov, Beria, Thorez, Mao-Tsé-Toung, Togliatti, Tito et autres hauts fonctionnaires. La proximité de Staline est fascinante, on plonge directement dans sa psychopathologie.

Pour contextualiser les cahiers, la correspondance entre Molotov et Staline, publiée par extraits jusqu'en 1936 peut servir de complément.²² Parmi d'autres « ego-documents », les mémoires de Mikoyan sont un complément important du journal tout particulièrement concernant l'entourage proche de Staline et son action en 1941.²³ Ainsi après 1941, on ne convoquait plus aux réunions du bureau politique, et des falsifications furent publiées pour masquer que le sort de l'Union Soviétique se trouvait entre les mains de 5 hommes («

²² Lars T. Lih, Oleg V. Khlevniuk, Oleg V. Naumov (eds.) : Stalin's Letters to Molotov, 1925-1936, New Haven, Yale University Press, 1995 (édition allemande : Stalins Briefe an Molotov, Berlin, Siedler, 1996).

²³ Anastas Ivanovič Mikoïan : Tak bylo. Razmyšlenija o minuvšem, Moskva, Vagrius, 1999. (Moj 20 vek). Voir aussi : Anastas Ivanovič Mikoyan : The Memoirs of Anastas Mikoyan. Vol. I, The Path of Struggle. Préface de W. Averell Harriman; préface et annotations par Harrison E. Salisbury, édité par Sergo Mikoyan, traduit par Katherine T. O'Connor et Diane L. Burgin, Madison CT, Sphinx Press, 1988.

Pjaterka ») : Staline, Molotov, Malenkov, Beria et Mikoyan (Voroçhilov, Jdanov étant appelés à la rescousse, vers la fin de la guerre).²⁴ Mikoyan dirige certes, la guerre finno-russe de 1940 (guerre d'hiver), mais c'est Dimitrov qui prend note de la critique assassine de Staline après l'évènement, envers les responsables politiques et militaires soviétiques. Dans les souvenirs de Kaganovitch, on ne trouve rien d'aussi tranché que dans les réflexions de Dimitrov.²⁵ Dans les entretiens avec Molotov publiés dernièrement,²⁶ environ vingt pages décrivent les mobiles et les manières de procéder de Staline, il y manque néanmoins les prises de position et « réflexions » stratégiques, souvent formulées ad-hoc, de Staline. Comme exemple, sa réaction nette au moment de la démission de Churchill, fut telle qu'il ne comprenait pas et le laissa douter de la fidélité du peuple envers son dirigeant politique.

Chez Staline, la banalité des réponses est stupéfiante, comme sa duplicité. L'apologie exubérante des positions n'y a plus rien de commun avec les principes du marxisme révolutionnaire. A partir de la deuxième moitié des années 30 on découvre l'éclosion du chauvinisme grand russe, une aversion principielle pour tout ce qui est occidental (particulièrement social-démocrate), et une méfiance, voir animosité profonde et pas seulement tactique, contre les conceptions et débouchés révolutionnaires. Quand les partis communistes s'alignent (souvent par la force) sur le pacte de l'Union Soviétique avec Hitler, la guerre que mène ce dernier est donnée sans fard, comme positive. Staline pense « qu'il ne serait pas mal, que l'Allemagne ébranle la situation des riches pays capitalistes (avant tout l'Angleterre) », et que Hitler lui-même mine et sape, « sans s'en rendre compte et sans le vouloir, le système capitaliste ».²⁷

Ce n'est pas seulement l'image de Staline et de la Nomenklatura soviétique qui prend ses contours les plus crus, mais aussi – aidé en cela par une série de nouvelles recherches biographiques et prosopographiques des dernières années²⁸ – le profil de centaines de fonctionnaires, instructeurs, conseillers, courriers et collaborateurs techniques, des connaissances et des membres de la famille de Dimitrov. Une galerie imposante de plus de 3 000 personnes mentionnées éclaire l'ordre de grandeur et l'activité de l'appareil du Comintern, le réseau en acteurs et moyens financiers incluant pour la première fois de façon « officielle » les contacts avec le NKVD et les autres services secrets.²⁹ Des personnalités de l'histoire mondiale apparaissent parfois sous un éclairage nouveau. Pour prendre au hasard quelques-uns des plus connus des communistes allemands, Staline montra ainsi clairement son indifférence pour le destin du leader communiste allemand, Ernst Thälmann,

²⁴ Cf. G.A. Kumanev : *Rjedom so Stalinym. Otkrovennye svidetel'stva, vstreči, besedy, interv'ju, dokumenty.* V. M. Molotov, A. I. Mikojan, L. M. Kaganovic, P. K. Ponomarenko, Moskva, Bylina, 1999.

²⁵ Cf. : Albert Resis (ed.) : *Molotov Remembers : Inside Kremlin Politics — Conversations with Felix Chuev*, édité avec introduction et annotations par Albert Resis, Chicago, Ivan Dee, 1993; Oleg V. Chlevnjuk e.a. (eds.) : *Stalin i Kaganovič. Peregiska. 1931-1936 gg.*, Moskva, ROSSPEN, 2001 (en anglais : Rupert W. Davies, Oleg Khlevniuk, E. A. Rees, Liudmila P. Kosheleva, Larissa A. Rogovaya : *The Stalin-Kaganovich Correspondence, 1931-36. Documents en russe traduits par Steven Shabad*, New Haven, Yale University Press, 2003).

²⁶ Chuev : *Molotov Remembers*.

²⁷ Dimitroff : *Tagebücher*, Notice du 5.6.1941.

²⁸ José Gotovitch, Mikhail Narinskij, Michel Dreyfus, Peter Huber, Claude Pannetier, Brigitte Studer, Henri Wehenkel, Serge Wolikow (eds.) : *Le Komintern. L'Histoire et les hommes. Dictionnaire biographique de l'Internationale Communiste en France, à Moscou, en Belgique, au Luxembourg, en Suisse. 1919-1943.* Avec la coopération du RGASPI de Moscou et le soutien du Centre d'histoire et de sociologie des Gauches, Université libre de Bruxelles et du Centre d'histoire sociale du XXe siècle, Université de Paris I, Paris, Les Editions de l'Atelier, 2001.

²⁹ Beaucoup d'entre eux décrits en forme de notes biographiques biographiques dans : Dimitroff : *Tagebücher*, vol II. Il est difficile à comprendre que ni l'édition postérieure italienne, ni l'édition française, également postérieure à l'édition allemande, se réfèrent à cette édition.

« l'or de la classe ouvrière allemande selon Zinoviev, jeté en prison par les Nazis, mais le disqualifie politiquement.³⁰ Dimitrov, lui aussi et sans hésiter, traite Herbert Wehner, le futur responsable du SPD allemand de « cochon ».³¹ Non en dernière analyse, la discussion sur le destin de Willi Münzenberg, éminent propagandiste du Comintern et auteur ou instigateur de la majeure partie des campagnes antifascistes et constructeur de réseaux transnationaux, reprennent ici toute leur acuité. En effet, Staline à Moscou avait déjà fait creuser sa tombe. Dans la peau du Cerbère des enfers très mal à l'aise, Dimitrov note cette instruction de Staline, qu'il était chargé d'attirer Münzenberg dans un piège, pour l'amener à Moscou, où il devait être aussitôt emprisonné.³² L'ancien secrétaire général d'une des organisations et réseaux transnationaux les plus importants de l'entre-deux-guerres, du Secours ouvrier International (SOI) entretemps dissout sauva sa vie au moins pour un peu plus de deux ans en renonçant à ce voyage.

Dans le journal on découvre ce qui n'est pas ou pas toujours visible dans les documents d'archives de type conventionnel. Les notes de Dimitrov vont en effet loin dans le domaine informel. Ils décrivent Staline et la direction soviétique, comme jamais l'histoire et les médias ne l'avaient cru possible jusqu'à maintenant. Des entretiens privés et des discussions de dirigeants de l'Union Soviétique, sont notés parfois en vrac, mais aussi des conversations téléphoniques, des toasts, des correspondances secrètes, des expressions (presque) privées et chargées d'émotion, des explosions de colère....

Ainsi Staline, qui après avoir donné l'ordre d'engager la guerre d'hiver contre la Finlande, ridiculise ses militaires, en mettant – un rien ironique – ses fonctionnaires en boîte, y compris Dimitrov lui-même. Il désigne d'autres de « Trotskystes », comme Manouïlski, formellement le no 2 du Comintern et propose de faire abattre, en Espagne, des responsables politiques social-démocrates ou des généraux républicains. Ou cet autre évènement décrit par notre chroniqueur lors d'un déjeuner pour l'anniversaire de la Révolution, quand devant ses invités, Molotov, Kalinine, Vorochilov, Budjonny, Andrejew, Kaganovitch, Beria, Mikoyan, Chvernik, Boulganine, Malenkov, Chtcherbakov, Tiouleniev, Dimitrov et Timochenko (a part Tiouleniev, toute la direction politique et militaire de l'Union Soviétique et du Comintern), le verre à la main, Staline se met à fulminer : « Mais je vais vous montrer, quand je sors de mes gonds (vous savez alors, ce qu'il en est). Je vais frapper vos grosses bedaines, jusqu'à ce qu'elles éclatent. »³³ Ou encore Molotov, son intime, qui au cours d'un « dîner amical », qui dura jusqu'à huit heures du matin, se met à crier : « Staline a dépassé Lénine ».³⁴ Plus tard, lors d'une protestation de communistes islandais contre l'occupation de leur pays par les Etats-Unis dans l'année 1941, il corrige Mikoyan, en plein milieu d'un toast en son honneur.

Sur la stratégie d'écriture de Dimitrov ...

Pour conclure cette première exploration du journal, revenons à la question initiale sur la personnalité de Dimitrov. A-t-on affaire à un homme d'action au coeur étroit, un courageux antifasciste, un grand réformateur, un stalinien enflammé ou un opportuniste et intendant des services secrets soviétiques? En effet, les carnets s'avèrent d'abord comme la chronique chargée d'une conviction et d'une audace politiques, ce qui permet à Dimitrov de

³⁰ Dimitroff : Tagebücher, notice du 15.10.1941.

³¹ Ibid., notice du 1.6.1942.

³² Ibid., notice du 11.11.1937.

³³ Ibid., notice du 7.11.1940.

³⁴ Ibid., notice du 16.12.1939.

remporter en 1933 une victoire partielle inattendue sur un système en train d'établir sa barbarie après une passation du pouvoir à Hitler, défaite sans combat de la part des deux plus grands partis ouvriers, du Parti Social-Démocrate d'Allemagne (SPD) et le Parti Communiste Allemand (KPD) ce qui emmena la déroute du mouvement ouvrier le mieux organisé de la planète, avec les conséquences connues au niveau transnational et global. Dimitrov, fonctionnaire du Comintern à Berlin, était co-responsable de cette catastrophe fut libéré par la suite – une victoire symbolique qui encouragea l'antifascisme, même si l'activité des appareils et des relations secrètes germano-soviétiques y ont probablement joué leur part invisible.³⁵

Non en dernière analyse, le journal est un regard intérieur sur la carrière politique d'une des rares personnalités charismatiques dans l'Union Soviétique stalinienne, sur le processus de son intégration dans une caste oligarchique et bureaucratique, qui ne souffre pas la différence et finalement la transmutation du charisme au compte du PCUS et son dirigeant incontesté Staline. Les notices qui parfois servent à la réflexion intérieure, et de point d'appui à la mémoire, contiennent au début, encore des jugements personnels. Avec son ascension au poste de « Steuermann », ces derniers disparaissent presque entièrement, c'est l'émergence des carnets comme journal de travail avec les procès-verbaux des décisions et surtout les formules, recettes et instructions du « vozd ».

Dimitrov fait aussi des allusions aux avantages de la vie quotidienne de la nomenklatura ce qui sous Staline normalement était impensable. La persécution croissante des fonctionnaires dans cet empire orwellien, la peur dans les années de « grande épuration », de devenir à son tour victime de la terreur, peuvent avoir conduit Dimitrov à un changement de stratégie dans ses confidences écrites. Vers la fin des années trente, une intention nette de se protéger transparait dans ses notes, il était certainement conscient de ne pas être le maître dans « sa maison ». Du temps de Staline, la découverte du journal aurait eu très certainement pour lui de graves conséquences, le cas de **Maïsky**, ancien ambassadeur soviétique en Grande Bretagne, en témoigne.³⁶

Comme journal de travail les carnets ont fonction d'aider la mémoire, ils possèdent cependant aussi une valeur stratégique, non seulement d'auto-défense. Au cas où il se soit trouvé dans l'embarras (Staline n'avait pas caché ses menaces à ce sujet), le journal ne restait-il pas la preuve de son indéfectible docilité ? Quant à lui, n'avait-il pas en toutes circonstances respecté et mis en oeuvre la volonté du « grand maître de maison », ne s'en était-il pas toujours tenu aux instructions, au mot près, et sans murmures ? Après le message de Leipzig ce message est sans doute le plus important de Dimitrov dans son journal.

Dans le reste de ses notices on rencontre généralement une grande prudence, ce qui pourrait expliquer l'absence la mention sur certains événements des plus compromettants. Celle par exemple, du procès de Toukhatchevsky et de la campagne mortelle de Staline contre les cadres de l'Armée Rouge et les généraux soviétiques en 1937 (« la décapitation de l'Armée Rouge »), alors que sont citées fâcheusement des paroles précises du maître sur la tactique et la stratégie militaires. De la même façon, aucune remarque ne se trouve sur l'assassinat de Trotsky préparé par le NKVD en 1940, cette « année la plus heureuse pour Staline ».³⁷

³⁵ Ibid., notices à partir du 23 septembre 1933.

³⁶ Cf. Ivan Maïski : Die Maïski-Tagebücher. Ein Diplomat im Kampf gegen Hitler. 1932-1943, édité par Gabriel Gorodetsky, traduit de l'anglais par Karl Heinz Siber, Munich, C. H. Beck Verlag, 2016.

³⁷ Wladislaw Hedeler, Nadja Rosenblum: 1940. Stalins glückliches Jahr, Berlin, BasisDruck, 2001.

Construction et décompression d'un mythe progressiste ...

De par leur caractère direct, ne laissant que très peu de marge à l'interprétation, le retour aux sources par le journal de Dimitrov entre en collision avec la tradition historiographique qui suivait la ligne de l'antifascisme, aussi bien dans l'hémisphère orientale que dans l'hémisphère occidentale. Jusque là, la légende Dimitrov avait profité d'un rayonnement positif qui trouve ses origines dans le procès de Reichstag et le « tournant Dimitrov » du 7ème congrès mondial du Comintern. De même que la politique des Fronts populaires fut souvent comprise comme retour aux sources positif du « Front unique » le personnage de Dimitrov fut souvent associé à l'image d'une plus grande liberté d'action pour les partis communistes, voir d'une « voie nationale vers le socialisme ». C'était l'image rêvée d'un avenir démocratique pour la vie du mouvement communiste, une alternative à Staline. Incontestablement, avec lui, le Comintern possédait un authentique dirigeant charismatique. Une poussée d'espoir aveugle de larges secteurs de l'opinion publique allait dans le sens de l'Idéalisation et de la mythification » cultivées dans les communismes encroûtés de l'après-guerre, tout particulièrement en Allemagne de l'Est, et aussi parmi l'intelligentsia de gauche. La légende Dimitrov fonctionna comme une sorte de petite consolation du communisme officiel particulièrement pour les courants réformateurs. Eloigner une petite consolation paraît particulièrement douloureux comme l'écrivain est-allemand Wolfgang Engler le dit dans son commentaire à l'édition allemande du journal : « Comment fut-il possible, que le vent du printemps ait jamais pu frôler l'archiviste de ce sombre message? »³⁸

Le mythe s'écroule définitivement avec le journal. La légende Dimitrov révèle sa vraie nature : ni la reconnaissance d'une « ligne Dimitrov » dans le Comintern, comme le soutenait l'historien italien Aldo Agosti, un des meilleurs experts de l'histoire du Comintern, ni plus tard la vision d'une « démocratie populaire » dite « démocratie progressiste », ne résistent aux faits.³⁹ Pourtant, et souvent malgré leur rejet par Staline, quelques tentatives de Dimitrov méritent qu'on s'y arrête : par exemple ses efforts pour protéger le Comintern dans des conditions difficiles, sa conviction d'aller vers un soulèvement populaire contre l'occupation des Balkans par la Wehrmacht, ou son engagement pour faire envoyer des armes aux partisans yougoslaves. Staline rejette l'ensemble de ces tentatives qui honorent Dimitrov, jusqu'aux dernières tentatives en 1948 quand le leader bulgare propose, à l'avance et de manière hérétique, une Fédération Balkanique incluant la Grèce.

Antifascisme et Front populaire, terreur et défaites du mouvement communiste (1935-1937)

A la mystification de la démocratie en Union Soviétique par la Constitution stalinienne « la plus démocratique au monde » correspondait la mystification d'une prétendue pratique démocratique des partis communistes dans le cadre des Fronts populaires. La crise de l'Internationale, l'ouverture des cadres sociaux par une offensive des mouvements sociaux à l'échelle internationale et l'intronisation du charismatique Dimitrov comme nouveau « barreur » du Comintern, amena en 1935 à la politique de ces fronts ce qui réactiva la lutte antifasciste. Il s'agissait là d'un changement de cap dans le sens d'une lutte antifasciste commune qui en réagissant tardivement à la poussée transnationale vers l'unité contre le fascisme se révèle aujourd'hui surtout comme outil de « nationalisation » des partis communistes et dévoile de plus en plus son caractère instrumental. Mais en même temps,

³⁸ Wolfgang Engler : Einheitsfront als Ideologie. Kommentar zu den Tagebüchern von Georgi Dimitroff. In : Dimitroff : Tagebücher, pp. 19-23, ici : p. 23.

³⁹ Aldo Agosti: "La 'Linea Dimitrov' en la Internacional 1934-1943". In: José Sandoval (Introduction): El Pensamiento político de Dimitrov, Madrid, Fundación de Investigaciones Marxistas, s.d., pp. 64-78.

en fait, le Front populaire n'était même pas une nouvelle « ligne générale ». Dans les pays autoritaires ou fascistes, selon la définition du Comintern une tactique complètement différente visait à une sorte d'enchevêtrement avec les mouvements fascistes et corporatistes desquels il fallait s'approcher pour influencer la masse de ses adhérents. Cette double phase de l'ouverture n'a pratiquement pas trouvée une entrée dans l'historiographie. En fait, les partis communistes, en même temps qu'on leur demanda la recherche d'une unité d'action avec les social-démocrates et les partis bourgeois-libéraux dans les pays démocratiques, furent exhortés dans les pays fascistes ou corporatistes comme l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne et le Portugal d'envoyer leurs membres dans les organisations de masse fascistes pour y mener une politique de défense des intérêts ouvriers. Dans le cas de l'Allemagne, cette politique fut appelée celle du « cheval de Troie », propulsée surtout par Walter Ulbricht. Pour ce qui est du Front populaire, et sous le signe de cette même représentation des intérêts des larges couches sociales, les dirigeants communistes aux ordres de l'Internationale comme Maurice Thorez, Palmiro Togliatti, Wilhelm Pieck ou Ulbricht ont dû exclure une perspective révolutionnaire dans leurs pays respectifs ce qui signifia de combattre les mouvements de la gauche plus ouvertes à une solution révolutionnaire de la crise et risquèrent d'échapper au contrôle des partis communistes comme en France, en Espagne ou au Chili.

« Fronts populaires » ou « démocraties populaires »? Les dessous d'une inflexion ...

Les nouveaux documents d'archives révèlent des logiques supplémentaires. Ils signalent l'existence d'une deuxième orientation de type stratégique à côté de celle du Front populaire (qui par conséquent ne pourra plus être considérée comme une nouvelle « ligne générale » du Comintern). L'Espagne et l'Allemagne ont servi ici de champs d'essai. Concernant cette dernière, le Front populaire fut même jugé inapproprié par Dimitrov. En plus, l'Internationale ne condamna pas l'œuvre de désintégration de ses structures dans l'exil par Ulbricht, le futur leader politique de la République Démocratique Allemande (RDA), au détriment du « Front populaire allemand » dans l'exil. De fait le Front populaire dans les deux pays transitait rapidement vers un nouveau concept, celui de la « Démocratie populaire ». Cette vision stratégique visait à ouvrir significativement la conception du Front populaire vers un Front national, encore plus large, elle fut exemplifiée simultanément en Espagne et en Allemagne ce qui corrobore de manière posthume la thèse de l'historien espagnol Fernando Claudín datant des années 1970.⁴⁰ En Allemagne, l'épisode clé à ce regard est l'élimination du plus grand propagandiste antifasciste que posséda ce pays et le mouvement communiste, de Willi Münzenberg et de ses auxiliaires par Ulbricht, avec le consentement de Moscou,.

En recherchant la logique cachée d'une telle politique apparemment autodestructrice, l'historien est conduit à revenir sur la politique extérieure de l'Union soviétique. Les révélations sur la terreur stalinienne – bien que touchant d'une manière importante aux divers mouvements communistes – ont en quelque sorte contribué à cacher le regard sur une inflexion de l'orientation – prudente et contradictoire – de la politique extérieure de l'Union soviétique à partir des années trente. Un examen des nouveaux documents du Comintern, des Archives historiques du Parti Communiste Allemand (KPD) à Berlin, en passant par les correspondances de Staline, celle avec Molotov, Kaganovitch et autres et des décisions du Bureau politique du PCUS permettent de présager que la première raison pour la faillite du Front populaire résida dans l'indécision de Staline de réaliser, d'une manière conséquente, une politique de sécurité collective avec les démocraties occidentales. Les documents permettent au moins de formuler l'hypothèse qu'en

⁴⁰ Fernando Claudin : La crise du mouvement communiste. Du Komintern au Kominform. Préface de Jorge Semprún. Traduit de l'espagnol par Carlos Semprun, Paris, Maspéro, 1972.

remplacement, Staline s'était réservé, depuis le début des années trente déjà, une politique sur deux fronts, sous-jacente, qui prenait successivement la forme d'un rapprochement avec l'Allemagne national-socialiste dans le cadre d'un nouvel arrangement néo-impérialiste. C'est ce qui explique l'attitude bienveillante de l'Union Soviétique par rapport à la formation du gouvernement Hitler à partir de janvier 1933 et tout particulièrement par rapport à la répression barbare contre le Parti communiste et l'ensemble des oppositions anti-Hitler.⁴¹ Ainsi, pour une importante partie, le communisme allemand comme section la plus importante du Comintern hors de Russie fut sacrifié sur l'autel de la non-ingérence dans les affaires intérieures pratiquée officiellement par la direction politique et la diplomatie russe, cette dernière devenant co-responsable de la tragédie macabre du communisme allemand.⁴²

A l'époque de la « grande terreur », la ligne du Comintern, en fait coupée du monde par la liquidation de son centre nerveux, le service des liaisons internationales, et la saignée des militants par les « grandes purges », oscillait entre antifascisme et « démocratie populaire ». Simultanément, l'Union Soviétique en tant qu'Etat, développait une campagne contre la guerre et pour la paix comme une sorte de ligne générale sans que toutefois sa politique menée après l'accession au pouvoir de Hitler se laisse qualifier de carrément antifasciste. L'historiographie n'a pas encore dit son dernier mot sur le mutisme – choquant – qu'observait l' « état ouvrier » confronté au carnage de dizaines de milliers de ses sœurs et frères communistes en Allemagne.⁴³

Des indices empiriques commencent par surgir des archives : ainsi, en 1935, Staline montre une certaine compréhension pour les tirades de haine et de racisme des dirigeants national-socialistes à l'occasion du congrès du NSDAP à Nuremberg contre l'Union soviétique et le « bolchévisme » en général. Pour Staline, ce comportement était normal ou en quelque sorte au moins compréhensible. Les tirades de Hitler et de Rosenberg – selon lui – devaient être appréhendés comme une réponse au Septième congrès mondial du Comintern, réponse justifiée dans la mesure où le congrès aurait couvert de boue les dirigeants national-socialistes. Dans cette logique absurde il évoqua particulièrement la critique de

⁴¹ Avec l'aide de Gleb Albert, je me suis rapproché de cette assertion, assez lourde de conséquences pour l'historiographie en déployant empiriquement les décisions du bureau politique du PCB (b) d'un côté et les nouveaux documents du Comintern de l'autre. Voir la documentation consultable en ligne : Hermann Weber, Jakov Drabkin, Bernhard H. Bayerlein, Aleksandr Galkin: Deutschland, Russland, Komintern. I. Überblicke, Analysen, Diskussionen. Neue Perspektiven auf die Geschichte der KPD und die Deutsch-Russischen Beziehungen (1918-1943). Rédaction: Bernhard H. Bayerlein, Gleb Albert, Berlin-Boston, De Gruyter, 2014. 477 p. (Archive des Kommunismus – Pfade des XX. Jahrhunderts. 5). Accès libre en ligne <http://www.degruyter.com/view/product/186108> ; Hermann Weber, Jakov Drabkin, Bernhard H. Bayerlein: Deutschland, Russland, Komintern. II. Dokumente (1918-1943). Nach der Archivrevolution: Neuerschlossene Quellen zur Geschichte der KPD und den Deutsch-Sowjetischen Beziehungen. Editorische Bearbeitung, avec la collaboration de Gleb J. Albert, Mariana Korčagina et Natal'ja Lebedeva. Traduction du russe, français et anglais par Gleb J. Albert et Bernhard H. Bayerlein, 2 vols., Berlin-Boston, De Gruyter, 2014 (Archive des Kommunismus – Pfade des XX. Jahrhunderts. 6, 1/2). Accès libre en ligne <http://www.degruyter.com/view/product/212875>. Cf. aussi: Bernhard H. Bayerlein : Abschied von einem Mythos. Die UdSSR, die Komintern und der Antifaschismus. In : *Osteuropa* 59 (2009), 7-8, pp. 125-148.

⁴² Sur la co-responsabilité de l'Union Soviétique par rapport à la tragédie allemande de 1933 et ses conséquences transnationales pour la Gauche et la démocratie globale voir récemment mon article: German Communism, the Comintern and the Soviet Union in the Face of Hitler's „Seizure of Power" 1933. New Empirical Insights and Theoretical Thoughts About a World-Historic Failure. In: Ralf Hofrogge/ Norman Laporte (eds.): *German Communism as Mass Movement*, London, Lawrence & Wishart, juillet 2017.

⁴³ Weber/Drakin/Bayerlein: Deutschland.Russland. Komintern, I, pp. 262ff., II, 2, pp. 939ff.; cf. Helmut Altrichter: Sowjetische Reaktionen auf die nationalsozialistische Machtübernahme. In: *Forum für Osteuropäische Ideen- und Zeitgeschichte* (2014), 1, pp. 175-192.

l'antisémitisme de la part du Comintern. Ainsi, la critique de l'antisémitisme nazi justifierait une critique aussi globale de leur part ...

Un autre indice : Tandis qu'en juin 1935, le bureau politique du PCUS avait encore accordé un soutien financier important à Münzenberg, subside officiellement destiné à « la production de la littérature contre la guerre », en septembre de la même année par contre, le même bureau politique récusait expressément d'ouvrir une campagne antifasciste contre le régime national-socialiste et même une réponse officielle de l'Union soviétique aux invectives de Nuremberg. Or, depuis, Münzenberg fut progressivement marginalisé des postes de commande, ses activités antifascistes et pro-Front populaire à l'échelle transnationale furent réduites de manière significative à partir de 1933 ce qui aboutira jusqu'en 1937/1938 non seulement à la dissolution, au nom du Comintern, de la pléiade des organisations de masse antifascistes internationales, mais aussi à la décomposition, menée de l'intérieur, du « Front populaire allemand », propulsée par le concurrent le plus exposé de Münzenberg, Walter Ulbricht. Ce qui au début avait pu être considérée encore comme une concurrence entre deux adeptes de Staline se transformait en une authentique « conjuration Ulbricht » – selon le terme employé par Münzenberg lui-même. Les éléments de cette conjuration ont été repris sur la base des nouveaux documents dans la nouvelle édition générale antérieurement citée qui offre l'image d'une histoire croisée du triangle de force décisif pour l'histoire du XXe siècle constitué par le Parti Communiste d'Allemagne, l'Union Soviétique et le Comintern.⁴⁴

Dimitrov dirigeant anti-fasciste : Du soulèvement de Vienne au Front populaire ...

La biographie officielle léguée de Dimitrov est au plus haut point trompeuse, et on peut y voir des points de vue et des interprétations très différentes. Comme accusé principal dans le procès de l'incendie du Reichstag, le bulgare et nouveau citoyen soviétique est libéré après de dures conditions d'emprisonnement et de procès, du fait de sa défense farouche, assurée par lui-même à l'aide du service « secret » du Parti Communiste Allemand et du Comintern, et grâce à la campagne internationale coordonnée en premier lieu par Willi Münzenberg et ses camarades. internationales. La libération fut un triomphe sur les accusateurs nazis, en même temps qu'une gifle – ressentie ainsi dans le monde entier – pour le régime nazi. Il mina une grossière machination et empêcha vraisemblablement un massacre encore plus grand contre les communistes allemands, les syndicalistes et les démocrates en général. La libération de Dimitrov et surtout son extradition en URSS obéissait cependant à des facteurs dépassant de loin sa biographie individuelle. L'hypothèse selon laquelle Dimitrov fut libéré et finalement renvoyé à Moscou, parce qu'Hitler ne voyait pas de raison de mettre en cause complètement, les rapports avec l'Union Soviétique ne semble pas infondée non plus.⁴⁵ Dans un mémorable passage du journal, le dirigeant de la police secrète d'état berlinois, Rudolf Diels, l'organisateur du complot nazi avorté, qui l'accompagne à l'aéroport pour Moscou rappelle à Dimitrov la volonté du gouvernement allemand d'avoir de bonnes relations avec l'Union Soviétique et que – au cas contraire – « on ne l'aurait pas emporté à Moscou » [Wenn das nicht der Fall wäre, hätten wir sie nicht nach Moskau fortschaffen.]⁴⁶

⁴⁴ Weber/Drabkin/Bayerlein : Deutschland. Russland. Komintern 1918-1943, pp. 1381ff.

⁴⁵ Christoph Graf : Politische Polizei zwischen Demokratie und Diktatur. Die Entwicklung der preußischen Politischen Polizei vom Staatsschutzorgan zum Geheimen Staatspolizeiamt des Dritten Reiches, Berlin, Colloquium, 1983; Rudolf Diels : Lucifer Ante Portas ... Es spricht der erste Chef der Gestapo, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1950.

⁴⁶ Dimitroff : Tagebücher, notice du 27.2.1934.

Après l'arrivée de Dimitrov à Moscou le soir du 27 février, le ton change. On sent la victoire : « Il est difficile de se représenter, accueil sympathie et amour plus grandioses. Comme tout est changé! »⁴⁷ Le lecteur du journal accompagne Dimitrov avec un étonnement accru. De la prison de Moabit à la tribune d'honneur de la Place Rouge, on a rarement vu l'image du soi reflétant une telle ascension dans l'Olympe du Kremlin, que celle qui se terminera avec sa nomination comme secrétaire général du Comintern.⁴⁸

En effet, le charisme de « l'antifascisme » – préparé avec génie par Münzenberg et ses collègues – va se greffer sur sa personne dès son arrivée à Leipzig. L'Internationale Communiste des années trente possédait enfin une figure charismatique, qui quasiment pouvait faire changer la défaite sans combat de 1933, la plus grande défaite du mouvement ouvrier du siècle dû à l'inactivité et le refus d'unité contre Hitler en victoire morale. L'ascension fulgurante de Dimitrov au sein de la hiérarchie du Kremlin par contre apparaît comme liée à un modèle de comportement bureaucratique. Pour Dimitrov qui n'était pas un penseur ou théoricien, ses efforts avaient pris forme dans une victoire du « système socialiste ». Sorte d'osmose entre le pragmatisme radical bulgare et le bolchevisme cette victoire pour lui ressortait un peu comme la recette d'une potion magique de ce socialisme victorieux préparée par le grand Staline dans l'immense et mystérieuse « marmite bolchevique ».⁴⁹ C'est aussi la raison pour laquelle, dans ses carnets, Dimitrov revient régulièrement à son succès devant le tribunal qui rendit possible cette symbiose survenue en sa personne. Le lecteur apprend avec surprise, dans le compte-rendu que fait le journal des discussions avec Manouïlski, espèce de confident de Staline auprès de Dimitrov,⁵⁰ qu'entretiens la vieille garde de la direction du Comintern avait déjà été rangé sur une voie secondaire.

Or, l'ensemble de la situation internationale avec l'ouverture du cadre transnational des luttes sociales et politiques, les points de radicalisation toujours plus forts, portées par un réflexe venant surtout des mouvements socialistes qui demanda l'arrêt de la politique sectaire prônée par le Comintern depuis 1933, firent que la volonté d'un changement devient sensible chez Dimitrov, mais les conditions restent celles de Staline. Effectivement, le dirigeant bulgare se soumet dès sa « répétition générale » au Kremlin, dans sa lettre d'avril 1934 aux travailleurs autrichiens, après le soulèvement de février à Vienne. Il s'agit-là très probablement de son premier « grand document » à rédiger au nom de l'Internationale. Staline y avait biffé entre autres le terme d' « insurrection ». Avouer qu'il s'agissait d'un authentique soulèvement antifasciste des ouvriers à Vienne, aurait signifié l'aveu que les social-démocrates autrichiens en tant que force organisatrice principale, auraient – comme ils l'ont réellement fait – organisé un soulèvement anti-fasciste ... aveu impossible d'un Staline qui misait avant tout sur la séparation du mouvement ouvrier en Europe de l'ouest qu'il jugeait complètement intégrés au capitalisme.⁵¹ Par la suite, le lecteur du journal de Dimitrov participe certes aux efforts redoublés de ce dernier, pour imposer la nouvelle ligne du Comintern. Mais étrangement, il semble que ses notes datant de cette période n'aient pas été consignées ou transmises. La « ligne Dimitrov » dans le Comintern, ainsi définie par le déjà cité Aldo Agosti⁵² et son collègue russe Kirill Sirinja⁵³ semble avoir été moins claire et nette, s'en tenant aux intentions ou à l'état d'ébauche du Front Populaire en 1935-1936 ...

⁴⁷ Ibid.

⁴⁸ Ibid.

⁴⁹ Ibid., notice du 17.3.1934.

⁵⁰ Ibid., notice du 24.4.1934.

⁵¹ Ibid., notice du 1.4.1934.

⁵² Voir : Agosti : La 'Linea Dimitrov'.

Staline, la guerre civile en Espagne et la politique chinoise ...

Le journal de travail de Dimitrov donne aussi quelques réponses aux questions controversées liées à la guerre civile espagnole. Quelles étaient les intentions de Staline en Espagne? Quel fut le rôle assigné à Dimitrov et au Comintern? Quelle fonction eurent les « Brigades Internationales »? Quelle aide matérielle fut accordée? Que Staline soit intervenu directement dans la politique espagnole, et ait personnellement fomenté des suspicions et des campagnes contre le général Ascensio, commandant en chef des troupes républicaines, avec l'intention principale de viser le Président de la République Francisco Largo Caballero, est également confirmé par le journal.⁵⁴ Parmi les surprises qu'offre le journal, on découvre un certain scepticisme de Staline vis-à-vis des Brigades Internationales qui au début ne donna son accord que pour une petite mission d'engagés volontaires pour l'Espagne. Et au moment de la bataille pour Madrid, crucial pour l'existence de la République, Staline caressait même l'idée d'arrêter l'envoi de volontaires.⁵⁵

L'intervention des Brigades Internationales dans la guerre civile espagnole pendant les années 1936/1939 qui dans l'historiographie passent aussi comme étant l'« armée du Comintern » était l'emprise la plus spectaculaire de l'Internationale pendant cette époque. Parmi ses acteurs les plus connus on retrouve André Marty, Palmiro Togliatti, Dolores Ibarruri – « La Pasionaria », Franz Dahlem, mais aussi bon nombre d'intellectuels et écrivains sympathisants comme Lion Feuchtwanger, André Malraux, Heinrich Mann, Ernest Hemingway, André Gide et autres ... Mais là-aussi, engagement transnational antifasciste d'un côté et réponse ambivalente de la politique soviétique, à double tranchant. Comme l'expriment les titres quelques nouvelles publications, les Brigades n'avaient pas le droit de vaincre, la victoire fut « mise en l'air », l'Espagne « trahie ».⁵⁶ L'agonie et la faillite des Fronts populaires en quelque sorte symbolisées dans la retirade des Brigades en 1938, s'expliquent non seulement par un échec découlant de la stratégie du Comintern mais aussi par les conséquences désastreuses de la terreur de masse organisée parallèlement en Union Soviétique, aux effets importants pour l'opinion publique mondiale.

La nervosité, qui transparaît des notes de Dimitrov, reflète les discussions tendues dans les sommets de la direction soviétique, à propos de l'engagement soviétique en Espagne, en particulier sur l'engagement de « l'armée du Comintern » que représentaient les Brigades. Déjà pendant les premiers mois des combats contre les troupes putschistes de Franco, le gouvernement soviétique avait participé à la politique de non-intervention de la France et de l'Angleterre. Cette hésitation de Staline sur la guerre civile et les brigades n'a pas encore trouvé une juste entrée dans l'historiographie de la guerre civile espagnole.⁵⁷

⁵³ Boris Moisevič Lejbzon, Kirill Kirillovič Širinja : Povорот v politike Kominterna. K 30-letiju VII Kongressa, Akademia Obščestvennyh nauk pri ZK KPSS, Kafedra istorii meždunarodnogo rabočego i kommunističeskogo dviženija, Moskva, Izdatel'stvo Mysl', 1965.

⁵⁴ Dimitroff : Tagebücher, notice du 14.3.1937.

⁵⁵ Ibid., notice du 2.1.1937.

⁵⁶ Voir: Frank Schauf: Der verspielte Sieg. Sowjetunion, Kommunistische Internationale und Spanischer Bürgerkrieg 1936-1939, 2ème éd. remaniée, Frankfurt am Main, Campus, 2005; Ronald Radosh, Mary R. Habeck, Grigorii Nikolaevich Sevost'ianov: Spain Betrayed: The Soviet Union in the Spanish Civil War, New Haven, Yale University Press, 2001 (Annals of Communism).

⁵⁷ Voir : Rémi Skoutelsky : L'Espoir guidait leurs pas. Les volontaires français dans les Brigades Internationales. Préface d'Antoine Prost, Paris, Grasset, 1998; Elorza/Bizcarrondo : Queridos Camaradas.

Pendant cette même époque, la politique soviétique à l'égard de la Chine balançait entre la perspective de soutenir la révolution chinoise ou les nationalistes chinois. Il est étonnant de voir l'engagement matériel et continu considérable, pour soutenir le combat militaire du Parti Communiste Chinois. Les divergences entre Staline et Mao Tsé Toung et quelques dirigeants chinois sur cette question étaient principalement connues. A la différence avec l'Espagne, on ne peut douter de l'aide en armes fournie aux communistes chinois, pendant la guerre sino-japonaise. Néanmoins, le journal révèle la pression continue bien patente de Staline et de Dimitrov sur les communistes chinois pour qu'ils modèrent leur politique révolutionnaire et qu'ils alignent leur stratégie sur celle des troupes du Kuomintang de Chang Kai Chek. Comme Mao le pensait lui-même, l'aide soviétique faisait partie d'une stratégie d'enlacement qui remettait en péril les conquêtes militaires obtenues jusqu'alors.⁵⁸

L'Internationale communiste comme centrale de désinformation : La « grande purge » contre les « terroristes » en Union Soviétique ...

Dans le tome IV des Archives Humbert-Droz publié en 2001⁵⁹ avait surgi une dimension jusque là absente dans les mécanismes internes du Comité exécutif de l'Internationale. L'activité politique d'Humbert-Droz dans les années 1930 était devenue plus difficile dû à la terreur idéologique et physique devenu un risque même pour les fonctionnaires du Comintern. Les documents permettent d'entrevoir l'activité des « conciliateurs » dans le mouvement communiste – activité souterraine difficile et essayant la quadrature du cercle. Cette activité fut co-dirigée par Humbert-Droz qui se trouvait politiquement en opposition contre Staline depuis 1928/1929, mais sans rupture ouverte avec la ligne officielle. La langue de bois et la lutte incessante contre les ennemis réels ou imaginaires devenait le style de tous les jours.

Les nouveaux documents contribuent aussi à éclairer l' « affaire André Gide », crise majeure pour l'Internationale et la renommée de l'Union soviétique en général ouverte par la publication des rapports critiques de voyage en URSS de l'ancienne figure littéraire de proue du mouvement communiste. Ses critiques du régime stalinien surtout dans son « Retour de l'URSS » en 1936 et ses « Retouches à mon Retour de l'URSS » l'année suivante influencèrent d'une façon spectaculaire l'opinion publique mondiale, même avant l'écllosion de la phase cruciale de la « grande terreur » en 1937.

Pour la direction du Comintern, il s'agissait dans cette situation de défensive de noircir l'image internationale brillante de l'écrivain français par tous les moyens possibles, dont la fabrication de faux documents. Comme il s'avéra difficile d'attaquer directement l'écrivain de renommée internationale, Humbert-Droz, en commun avec le jeune communiste suisse Theo Pinkus et autres mirent en scène une campagne de calomnies contre Raoul Laszlo (« A. Rudolf »), qui avait été pendant une période courte secrétaire de Gide. Mais surtout il avait publié d'importantes brochures et articles d'analyse contre le premier procès de Moscou.⁶⁰ Les sources permettent de suivre le trajet inouï d'une Internationale dans la deuxième moitié

⁵⁸ Comme pour d'autres aspects de la politique du Comintern, la lecture en parallèle avec les extraits édités entretemps par Dallin et Firsov dans la correspondance Staline-Dimitroff, s'impose. Voir : Alexander Dallin, Fred I. Firsov (eds.) : Dimitrov and Stalin. 1934-1943. Letters from the Soviet Archives. Russian documents translated by Vadim A. Staklo, New Haven-London, Yale University Press, 2000.

⁵⁹ Engagements à travers le monde. Résistances, Conciliations, diffamations. Archives de Jules Humbert-Droz, IV. Sous la direction d'André Lasserre édité par Bernhard H. Bayerlein. Avec la collaboration de Pierre Broué et Rein van der Leeuw, Zurich, Chronos, 2001.

⁶⁰ Laszlo fut retrouvé mort, en 1940, à New York, dans des circonstances pas encore élucidées.

des années trente, qui devint un centre de contre-espionnage ou – dans les mots de Georges Orwell – un « ministère de la vérité ».

En contrepartie de la guerre d'Espagne, l'attitude de l'Union Soviétique envers Hitler restait ambivalente. En même temps la terreur stalinienne destinée à stabiliser l'autocratie s'étendait pas seulement au PCUS (« La grande épuration »), à l'armée (« la décapitation de l'Armée rouge »), aux nationalités non-russes et à la société soviétique en général mais aussi au Comintern. Parmi les acteurs principaux impliqués dans la terreur, on trouve aux côtés de Staline, Molotov et Lejov aussi des fonctionnaires du Comintern comme Manouïlski, Michail Trilisser. De nouveaux documents révèlent la préparation d'un autre projet monstrueux de Staline, celui de préparer un quatrième procès de Moscou, cette fois-ci directement dirigé contre le Comintern. Même sans « procès en sorcellerie », la terreur mena à la dissolution du Parti Communiste de Pologne et l'assassinat de ses dirigeants, la « disparition » de 2/3 des émigrés communistes allemands en Union Soviétique, et la liquidation – personnelle et structurelle – d'une partie importante de l'appareil de l'Internationale.

Nous possédons aujourd'hui les documents portant les listes d'extermination signées par Staline. Dans une première phase la fureur destructrice se déchaînait spécialement contre les porteurs des traditions léninistes et bolchéviques des premières années après la Révolution d'octobre ainsi que des dissidents des multiples courants qui – dans le PCUS et les autres partis communistes s'opposèrent à la nouvelle culture dominante en Union Soviétique qui allait de pair avec une mystification de l'Etat fort. A l'exemple des religions primitives, elle visait un transfert des qualités – spécialement du charisme – des victimes sur l'auteur de la destruction (le mythe du cruel mais juste, la croyance des indiens que la force de l'ennemi passe outre à la nouvelle personne). L'année 1937 représentait l'apogée de cette terreur planifiée par le secrétaire général du PCUS depuis environ 1932 et qui s'affirme comme élément structurel du stalinisme. La « lejovchina », avec l'organisation des procès de propagande truqués, la liquidation de la majeure partie des anciens cadres bolchéviks, la terreur de masse et la répression contre les nationalités et les partis communistes, se propagea accélérant le renouvellement des élites politiques, militaires, économiques. Les « politicides » en forme d'assassinats politiques de masse – visant l'extermination de groupements politiques particuliers comme les communistes allemands en Union Soviétique se jumela avec le génocide des nationalités de l'URSS. Cela rendait un service précieux à Hitler pour commencer la Deuxième guerre mondiale et d'attaquer l'Union Soviétique en 1941. Une des préalables pour la conclusion du pacte entre Staline et Hitler était la quasi-disparition ou du moins neutralisation du Parti communiste en tant que force et corps vivant et résistant en Allemagne et dans l'émigration.⁶¹

La question de l'imbrication de Dimitrov dans la terreur ...

Dimitrov lui-même, en tant que secrétaire général du Comintern, était impliqué dans les grandes « épurations » sanglantes, où succombèrent des milliers de communistes au monde et des centaines de ses propres collaborateurs – bulgares inclus – dans l'appareil du Comintern. Les mobiles de Staline pendant le déchaînement de la grande terreur ne pouvaient jusqu'à maintenant s'apprécier qu'en fonction de trop peu de sources authentiques

⁶¹ Différents aspects de la terreur stalinienne ont été analysés par Firsov, Lebedeva, Hermann Weber, Peter Huber, Aleksandr Vatlin, Reinhard Müller ... et par nous-mêmes dans les publications sur le Département des cadres du Comintern, le Service de liaisons du Comité exécutif, les organisations de masse, périphériques ou sympathisantes etc. Pour ne pas alourdir, nous renonçons à les citer *in extenso*...

orales ou écrites. La vision générale donnée dans les cahiers contribue à l'émergence d'une synthèse nouvelle. Or, Staline n'a jamais été décrit comme il l'est par Dimitrov dans son journal, en 1937 : il n'est plus un simple politicien brutal certes, mais pragmatique et rationnel, mais il apparaît presque comme un boss de gang, un maître chauvin, atteint du délire de la persécution, qui s'érige lui-même dans la continuité des Tsars, utilisant les moyens de la vendetta, les régressions ethniques et la lutte de clans, pour brandir la menace de faire disparaître toute idée oppositionnelle véritable ou potentielle à son régime. Quand les mesures adoptées par le Comintern ne vont pas assez loin pour lui, il s'exclame que les Trotskystes et tout opposant à l'Etat soviétique inclusivement leur familles doivent être « pourchassés, exécutés, exterminés ». ⁶² Ainsi, le journal de Dimitrov offre une matière première pour une image en même temps plus brutale et réaliste de Staline. Les statistiques du NKVD, comme instance concernée, pour les années 1937-1938 et pour la seule Union Soviétique, parlent de près de 700 000 personnes jugées et condamnées à mort, pour raisons soi-disant politiques. ⁶³ Le chiffre des emprisonnés politiques pour les deux années s'élève à 1,8 million. Dans les griffes de Staline et des organes soviétiques, l'Internationale vit, depuis la grande terreur dans un climat de haine de l'étranger, renforcé par des mesures administratives.

Connu plutôt pour sa servilité notoire envers Staline, l'économiste et académicien Eugen Varga d'origine austro-hongroise – en mars 1938 – se voit contraint de rédiger une lettre d'un ton très direct au grand maître de maison, qui cloue au pilori l'atmosphère de xénophobie, voir de pogrom en Union Soviétique, dont les retombées seraient des plus négatives pour le Comintern. Cette lettre étonnante peut servir en même temps de preuve que même dans un enfer digne de Hyéronymus Bosch, et pour peu qu'on en ait le courage, une opinion critique, pouvait encore s'exprimer. ⁶⁴ Sans doute, Dimitrov prend part à ce massacre, au compte du Comintern; il intervient néanmoins auprès de Staline, pour des emprisonnés. Dimitrov aurait ainsi sauvé un nombre considérable d'emprisonnés, pense l'historien russe Fridrich Firsov. ⁶⁵ Le fonctionnaire autrichien Ernst Fischer parle à ce propos d'une « passivité non-conforme ». ⁶⁶ Et lui-même fut menacé aussi, très probablement un pogrom majeur contre des étrangers résidant en Union soviétique avait été projeté, surtout des étrangers communistes en exil. Le 26.5.1937, à 1 heure du matin, Dimitrov lui-même se rend chez lezov, « Les espions les plus dangereux travaillent dans l'Internationale Communiste », lui dit l'exécuteur de la mort. ⁶⁷ Quand Dimitrov voulut intervenir pour adoucir le sort réservé à Christian Racovski, une des plus brillantes têtes de de l'internationalisme socialiste et cosmopolite et en même temps de l'opposition communiste de gauche, Staline le menaçait. ⁶⁸ Mais sa position fut claire – Dimitrov se glissa dans la peau de Cerbère dans une espèce de limbe, d'avant-enfer de la machine d'anéantissement des ennemis potentiels

⁶² Dimitroff : Tagebücher, notice du 11.11.1937.

⁶³ Les statistiques complètes proviennent du fonds secret du NKVD dans les Archives d'Etat de la Fédération de Russie. On peut les trouver, parmi d'autres sources, dans : Getty/Naumov : *The Road to Terror*, p. 588

⁶⁴ La lettre de Varga du 28.3.1938 est imprimée dans : McDermott/Agnew : *The Comintern*, pp. 244-246.

⁶⁵ Firsov : *Die Säuberungen im Apparat der Komintern*. In: Hermann Weber, Dietrich Staritz (éds.): *Kommunisten verfolgen Kommunisten*, Berlin, Akademie Verlag, 1993, pp. 37-51; cf. Hermann Weber, Ulrich Mählert (eds.) : *Terror. Stalinistische Parteisäuberungen 1936-1953*, Paderborn e.a., Ferdinand Schöningh, 1998 (édition élargie 2001) particulièrement les contributions d'Alexander Vatlin et Reinhard Müller.

⁶⁶ Voir : Lilly Marcou : *Las Contradicciones de Dimitrov al Final de la Era Stalinista*. In : Sandoval : *El Pensamiento político de Dimitrov*, p. 158.

⁶⁷ Dimitroff : Tagebücher, notice du 26.5.1937.

⁶⁸ Ibid, notice du 7.11.1937.

et réels de Staline. Par la suite, il cautionne la dissolution sanglante du Parti Communiste polonais et des mesures répressives contre d'autres partis communistes. Comme secrétaire général du Comintern, il encourageait à vrai dire ses gens, à éliminer Trotskystes et ennemis de classe, en Union Soviétique, Espagne, Pologne et ailleurs... Les notes parcimonieuses, néanmoins éclairantes de cette période, illustrent de fait que ce « massacre à la tronçonneuse » (Pierre Broué),⁶⁹ était en même temps une sorte de conspiration contre le Comintern lui-même et une menace permanente collective contre l'existence des étrangers en Union Soviétique. Il n'est resté rien d'autre à Dimitrov, que d'essayer d'intervenir dans quelques cas concrets.

Le stalinisme qui visait la destruction définitive de l'ensemble des attaches institutionnelles gênant l'exercice du pouvoir du "vojd", reposa sur une nouvelle dramaturgie interne de l'histoire soviétique. La stratégie de Staline était de se procurer un alibi historique pour son ascension, de remodeler le passé pour créer un nouveau panthéon. Dans ses modèles d'un nationalisme messianique, Staline était poussé à s'affirmer comme meilleur stratège en politique internationale, égalant et même devançant Lénine, Trotsky, Boukharine etc. Ces symptômes d'obsession portaient des traits de paranoïa et provoquèrent un enchaînement d'activités souvent imprévisibles. Réaliser de tels propos dans la société soviétique, caractérisée depuis la collectivisation et l'industrialisation forcée par des gigantesques flux sociaux ne pouvait pas ne pas déboucher dans une « paranoïa systémique ». Car cette lutte très complexe et très personnelle fut menée par Staline, comme l'explique fort bien Moshe Lewin, d'une manière absolument indépendante des besoins de la population.⁷⁰ La grande terreur qu'il avait préméditée depuis probablement l'année 1932, reposait sur la nécessité pour lui de se procurer un « nouvel alibi historique », tous les témoins de son ascension des « années héroïques » qui connaissaient le rôle médiocre et souvent calamiteux qu'il avait joué, devaient être éloignés, ceux qui ont assisté aux décisions souvent bizarres au nom de la direction du parti bolchevik écartés de leurs positions. Eradiquer la mémoire, voilà en quelque sorte l'agenda occulte d'un homme lacéré par ses complexes de culpabilité et d'infériorité. Parallèlement, les trahisons internes devaient être occultées devant l'histoire dans le but d'atteindre « une absolution finale de son passé politique, contrôlée par lui même ».⁷¹

Nouveaux éclairages sur le Comintern et la terreur ...

En revenant sur le Comintern et la politique internationale de l'Union soviétique force est de constater que ce plan a pu être mis à terme avec l'aide du Comintern, et en partie grâce au consentement d'une bonne partie de l'opinion publique mondiale et des régimes politiques et même des démocrates de l'occident. Avec raison, la nouvelle historiographie russe soutient le caractère éminemment politique de la terreur et son lien avec la politique internationale de Staline. Selon l'historien russe et chercheur à Académie des Sciences, Alexandre Choubine, pour Staline qui avait pour but l'anéantissement de l'opposition au niveau du Comintern, le Front populaire devait servir à isoler l'opposition à l'étranger.⁷² Pour atteindre son but, Staline rénova presque entièrement les élites dirigeantes en transformant le caractère la société soviétique, celui du Comintern et des partis communistes : A partir de la deuxième

⁶⁹ Pierre Broué : Histoire de l'Internationale Communiste, Paris, Fayard, 1997, p. 707.

⁷⁰ Moshe Lewin : Ego and Politics in Stalin's Autocracy. In : *Jahrbuch für historische Kommunismusforschung* (2003), pp. 29-50.

⁷¹ A »self-administered final absolution from his political past « (ibid., p. 25).

⁷² Aleksandr V. Šubin: Narodnyj front. Izmenenie v strategii Stalina. In: Golubev, A. V. (ed.): *Rossija i mir glazami drug druga. Iz istorii vzaimootnosenij*. Vypusk četvertyj, Moskva, IRI RAN, 2007, pp. 106-126.

moitié des années 1930, le constat est simple, comme « (...) la plupart des anciens cadres étaient exterminés, il disposait enfin d'un nouveau système, le sien. » (Moshe Lewin).⁷³

En regardant de plus près le rôle du Comintern, on constate que l'Internationale était touchée d'une façon plus intense par la terreur, décrit comme une séquence bureaucratique de décision dans le journal de Dimitrov, qu'on le croyait, ce que des historiens comme Lazitch ou Broué avaient déjà présumé – sans grande documentation en main.⁷⁴ L'étude du Comintern peut aider à trouver le sens et la rationalité de la terreur.⁷⁵ Les historiens se sont parfois laissés tromper par les apparences parce que même dans les procès publics, les affaires du Comintern et de la politique internationale étaient systématiquement occultées. Une trop grande attention aurait fait surgir à la surface les contradictions et aussi les dissidences existantes par rapport à la politique extérieure et les relations internationales, aussi bien l'intervention dans la guerre civile espagnole que le rapprochement secret à Hitler.⁷⁶ Les purges de l'appareil du Comintern décrites d'une manière détaillée par Firsov,⁷⁷ peuvent être interprétées comme des coups préventifs portés contre un ennemi réel ou présumé. Cela exigeait des mesures de sécurité entraînant pour leur part l'implantation du NKVD dans la structure du Comintern.

Une série d'indices éclairent la fonction de la terreur contre le Comintern : la décomposition de l'appareil du Comintern et surtout le démantèlement d'une bonne partie des organisations de masse dans les années 1933-1937 visait à démanteler le réseau international, tissé depuis les années vingt et porté par des centaines de milliers de sympathisants dans le monde entier s'activant de nouveau dans plusieurs pays pendant l'époque du Front populaire. Au démantèlement de son « empire » d'organisations de masse autour du Secours ouvrier international, suivit, en 1936/1937, l'élimination politique de son fondateur Willi Münzenberg et probablement aussi son assassinat par le NKVD en 1940. Ce génie antifasciste allemand n'avait pas toléré l'instrumentalisation du Front populaire et son revirement par la politique internationale de l'Union soviétique. La terreur contre les appareils internationaux comportait la liquidation du Département des liaisons internationales (OMS) et sa transformation en Service des liaisons dirigée contre le centre nerveux du Comintern qui contrôlait les liaisons transnationales mais qui désormais incombait au seul NKVD. Ces mesures furent motivées, comme l'ensemble des activités terroristes par une subversion de ce service attribué à Trotsky et aux trotskystes. En fait c'était un synonyme pour afficher la volonté d'immobiliser le Comintern pendant la grande terreur en Union Soviétique. Ainsi, cette transformation de l'OMS signifie le contrôle et la prise en main des secteurs centraux du Comintern par les services secrets soviétiques. La surveillance

⁷³ Le bureau politique et le Comité central ont été dépréciés et liquidés comme organes directifs, l'ensemble de la politique des prochaines seize années fut mené par le secrétaire général qui autour de lui réunissait un petit groupe informel, parfois seulement 4 personnes et pas forcément les mêmes.

⁷⁴ La documentation la plus complète sur le croisement du Comintern et de la terreur a été réunie par Fridrich Firsov et publiée par William Chase. Voir : William J. Chase : *Enemies within the Gates? The Comintern and Stalinist Repression 1934-1939*. Russian documents translated by Vadim A. Staklo, New Haven e.a., Yale University Press, 2001 (*Annals of Communism*).

⁷⁵ Cf. Brigitte Studer, Berthold Unfried : *At the Beginning of History. Visions of the Comintern after the Opening of the Archives*. In : *International Review of Social History* 42 (1997), pp. 419-446. L'œuvre le plus poussé sur l'histoire du Comintern est de Pierre Broué. Voir : Pierre Broué : *Histoire de l'Internationale Communiste 1919-1943*, Paris, Fayard, 1997, l'œuvre la plus récente a été publiée par Serge Wolikow (voir : Serge Wolikow : *L'Internationale communiste (1919-1943). Le Komintern ou le rêve déchu du parti mondial de la révolution*, Iyry-sur-Seine, Editions de l'Atelier, 2010).

⁷⁶ Voir : Ypsilon [Karl Volk] : *Pattern for World Revolution*, Chicago-New York, Ziff-Davis Publishing Company, 1947.

⁷⁷ Fridrich Firsov : *The Comintern and Stalin's Terror*. In : *Annali della Fondazione Giangiacomo Feltrinelli* (2001), pp. 105-138.

transfrontière remplaça la révolution internationale. L'opposition qui surgit au sein même des appareils dirigeants du Comintern, fétichisée par les accusations officielles, venait trop tard. Ainsi, l'élimination et la liquidation physique du secrétaire du Comintern, le vieux bolchévik Piatnitski, celui qui connaissait au mieux l'institution, s'explique par son opposition aux mesures de terreur qu'il avait exposé quasi « publiquement » à l'occasion du plénum du CC du PCUS en juillet 1937. Dimitrov devient presque caduque devant ce phénomène, pour lui, l'accusation « ennemi du peuple » met un terme au récit.

Il est désormais hors de doute que la terreur contre les communistes étrangers en Union Soviétique avait été minutieusement programmé et préparé à partir du centre – sur un substrat chauviniste grand-russe. Concernant les mesures employées contre les communistes allemands pour la plupart réfugiés d'Hitler en Union Soviétique, on a découvert dans les archives de Moscou un authentique « scénario », un espèce de clône textuel de la répression. Il s'agit d'une lettre directive de Iejov (préparée probablement par le Département des cadres du Comintern) qui servait de guide à la construction de nouvelles « conjurations contre-révolutionnaires » et de nouveaux "crimes" qu'il complétait au fur et à mesure, en collaboration avec Staline, en additionnant ou en biffant des noms de personnes ou des trajets « dévoilés ». ⁷⁸

L'Union soviétique de 1933 à 1941, était-elle antifasciste?

En supplément aux assassinats et attentats perpétrés contre les « ennemis de l'Union Soviétique » à l'étranger, le stalinisme préparait – comme export de ce produit – des procès truqués contre ses ennemis politiques réels ou présumés dans d'autres pays (le procès contre le POUM, un procès contre des émigrés allemands à Prague sont deux exemples). La répression contre le Comintern relie la terreur aux grands projets de Staline dans le domaine international. Pour formuler une première hypothèse : Dès le début, Staline poursuivit l'objectif d'avoir les mains libres pour réaliser sa politique extérieure qui reposait sur l'idée transportée depuis la guerre civile au début des années vingt que l'Union Soviétique était toujours et pour tout le temps encerclée par des ennemis voulant la détruire. Cette vision (primitive et simpliste) entraîna le principe de ménager la liberté d'action de l'Union Soviétique en se servant des démocraties occidentales contre l'Allemagne fasciste et de cette dernière contre les premiers. Tout de même, l'acceptation passagère d'une conception de sécurité collective avec les démocraties occidentales à partir de 1934/1935 ne signifiait pas l'arrêt de contact avec l'Allemagne. Une deuxième hypothèse qui va plus loin repose sur l'aspiration de Staline – pour l'ensemble de la période entamée en 1933 avec l'accession d'Hitler au pouvoir – de ménager une ouverture vers le dictateur de l'Allemagne. Le Front populaire, dans ce cas, perdrait son caractère stratégique pour devenir une initiative de Staline à caractère purement instrumental, surtout pour isoler les oppositions au sein du Comintern. Indépendamment des interprétations, la certitude transparait que l'Union Soviétique n'était pas uniquement (et seulement) antifasciste pour l'ensemble de la période de 1933 à 1941. Le Comintern, quant à lui, n'était pas non plus clairement antifasciste dans un sens d'une offensive globale et d'une contre-propagande globale. Au moins jusqu'en 1934/1935, il était surtout anti-socialdémocrate, les deux ennemis principaux étaient d'abord le « social-fascisme » et ensuite le « national-fascisme ». A partir de 1935, le Comintern redevint antifasciste mais l'identité « établi avec la politique extérieure soviétique restait formelle. La fin du Front populaire en 1937/1938 n'était due à la terreur qu'en apparence.

⁷⁸ Voir : Meinhard Stark : *Stalinistischer Terror, Massenrepressalien, GuLag*. In : *Jahrbuch für historische Kommunismusforschung* (1998), pp. 357-361.

Quand le stalinisme sacrifia le Front populaire antifasciste, Staline regagna toute la liberté d'action qu'il jugeait nécessaire.⁷⁹

Nous ne connaissons pas encore le moment exact quand Staline s'est décidé à réaliser concrètement l'alliance avec Hitler, finalement conclue par les deux pactes en août 1939 et qui détermina le déclenchement de la Deuxième guerre mondiale. Nous savons cependant que la nouvelle alliance n'aurait jamais été acceptée ni par les anciens bolchéviques, ni par la plus grande partie des membres des partis communistes.

Le « Pacte Hitler-Staline » : Prélude de la deuxième guerre mondiale et *Worst Case Scenario* pour le Comintern

L'alliance entre le stalinisme et le national-socialisme officiellement établie par les deux pactes Germano-Soviétiques, conclues le 21 août (pacte de non-aggression) et le 28 septembre 1939 (pacte frontalier et d'amitié mutuelle), était un « scénario worst case » pour l'organisation charismatique que représentait le Comintern et pour les centaines de mille de communistes à l'extérieur de l'Union Soviétique soit en liberté, soit dans l'émigration, soit dans les camps de concentration allemands, ou dans les camps d'internement en France et les prisons politiques des dictatures ibériques du Tarrafal dans l'île du Cab Vert portugaise au Camp de concentration de Miranda del Ebro en Espagne. Les nouveaux documents sur cette période confirment la double stratégie fondée sur un réarrangement de type néo-impérialiste qui signifia l'insertion spatiale et stratégique de l'URSS, bien que dans une position d'infériorité à l'impérialisme allemand, dans un nouveau partage du monde avec le régime hitlérien.⁸⁰ C'est ce qui explique aussi l'instrumentalisation du Comintern et des partis communistes pour de tels objectifs, bien que de façon appropriée et déguisé en langage pacifiste et anti-impérialiste. Mais, contrairement aux visées stratégiques, la deuxième grande défaite de l'Union soviétique et du mouvement communiste international devant le national-socialisme après celle de 1933 s'ensuivit en juin 1941 sous la forme de l'"Opération Barbarossa", l'attaque militaire de la Wehrmacht contre l'URSS. Après celle de la Première guerre mondiale, c'était peut-être la débâcle politique la plus sérieuse du XXe siècle. Sur le rôle du Comintern pendant cette période, trois conclusions se précisent à partir des sources qui publiées ces dernières années, d'abord en forme d'une série de télégrammes chiffrés entre la direction du Comintern et les partis communistes entre 1939 et 1941 publié en français par la maison Tallandier et plus tard en forme d'un livre sur « la fin de la solidarité de gauche publié en allemand par la maison « Aufbau » à Berlin.⁸¹ Ce dernier livre a été comme première documentation sur les conséquences du pacte traduit en russe et publié par ROSSPEN à Moscou en 2011.

Dans un premier temps – l'ensemble des relations internationales fut subordonné à la stratégie du pacte avec l'Allemagne, le rôle du Comintern y était de donner une couverture « de gauche » à la collaboration de l'URSS avec Hitler (en forme des stéréotypes de la lutte contre « les impérialismes », contre la guerre, pour la paix etc.). C'était la période des acclamations ou de la « neutralité bienveillante » des partis communistes aux succès

⁷⁹ Aleksandr V. Šubin : Voždi i zagovorščiki, Moscou, Veče, 2004.

⁸⁰ Cf. Weber/Drabkin/Bayerlein : Deutschland. Russland. Komintern, II.

⁸¹ Bernhard H. Bayerlein, Michail Narinski, Brigitte Studer, Serge Wolikow (eds): Moscou-Paris-Berlin. Télégrammes chiffrés du Komintern. 1939-1941. Direction éditoriale Denis Peschanski, Paris, Tallandier, 2003; Bernhard H. Bayerlein : "Der Verräter, Stalin, bist Du!". Vom Ende der internationalen Solidarität. Komintern und kommunistische Parteien im Zweiten Weltkrieg 1939 – 1941. En collaboration avec Natal'ja Lebedeva, Michail Narinskij et Gleb Albert. Avec un récit témoignage par Wolfgang Leonhard et une préface de Hermann Weber, Berlin, Aufbau-Verlag, 2008 (Archive des Kommunismus – Pfade des XX. Jahrhunderts. 4).

militaires des troupes allemandes en Europe. Avec le début de la Deuxième guerre mondiale, et suite au pacte, l'ensemble des activités de résistance contre l'agresseur fasciste allemand et ses alliés fut supprimé, incluant celle des groupes de résistance armée comme celui de Wollweber en Scandinavie. L'antifascisme disparaissait comme objectif des partis communistes et toute coopération ou incorporation des communistes dans les armées, mouvements armés ou Légions étrangères des démocraties occidentales luttant contre Hitler fut interdite.

Deuxième point de la conclusion : Suite à l'avancée rapide de la Wehrmacht, et surtout l'occupation allemande de la France, le Comintern, d'abord « neutre », fut orienté politiquement contre elle. Sans qu'il s'agisse d'un antifascisme ou du début d'une résistance, la défense de l'autodétermination des peuples revient comme revendication politique centrale, ce qui n'excluait pas des négociations des partis communistes avec les occupants et l'exhortation à la population d'entretenir de bonnes relations avec les soldats allemands. Dans certains cas et dans quelques pays occupés, des actions individuelles de résistance étaient permises après la victoire allemande contre la France en mai/juin 1940 et après l'échec des négociations de Molotov à Berlin avec Hitler et son gouvernement en novembre. Depuis septembre, l'attaque allemande contre l'Union Soviétique avait été décidée, l'alliance stratégique imaginée par Staline fut repoussée. Pourtant, même ces timides activités dirigées contre l'Allemagne devaient se dérouler selon la formule du commissaire de politique étrangère Molotov « sans faire du bruit ». ⁸²

La troisième conclusion finalement : A l'apogée de la crise des relations Germano-russes au printemps de 1941, lorsque la décision avait été définitivement prise par Hitler d'attaquer l'Union Soviétique, Staline, de son côté proposa de dissoudre le Comintern. Ce projet d'avril/mai 1941 montre le dictateur prêt à faire une ultime concession à Hitler et confirme en même temps sa fidélité de conserver et respecter la stratégie de l'alliance formellement toujours en vigueur. C'est ce qui explique pourquoi cette stratégie fut maintenue jusqu'à l'attaque allemande en 1941 qui dans le langage officiel fut appelé une « trahison de Hitler », bien qu'on disposait d'informations solides concernant les préparatifs par la Wehrmacht. Pour l'ensemble de la période allant jusqu'à l'attaque hitlérienne contre l'Union Soviétique le 21 juin 1941, la contradiction entre la politique pro-allemande de l'Union Soviétique qui était officiellement définie comme une politique de neutralité et d'amitié les objectifs du Comintern (vis-à-vis de la Bulgarie, par exemple), ne pouvaient pas être réconciliés. Ainsi, et à la différence de l'Union Soviétique, le Comintern ne pouvait souscrire le pacte anti-Comintern tandis que Staline jouait avec l'idée de rejoindre ce pacte au nom de l'Union Soviétique! ⁸³

Les notices de Dimitrov : Le secret sur le Comintern pendant la Deuxième Guerre Mondiale levé ...

Au courant de la guerre, le journal de Dimitrov continue à fournir une documentation détaillée sur l'inflexion de la politique soviétique du Comintern dans la foulée du pacte des deux « cannibales politiques » (J. Gorkin). Au secrétaire général incombait la tâche d'orienter les partis communistes dans une voie d'autojustification obscure, en fait très loin du marxisme, au nom de laquelle les termes « national-socialisme » « hitlérisme » et « fascisme » étaient désormais interdits. Cela ne se réalisa pas sans grandes fissures, le Comintern et son « timonier » avaient porté en terre le leitmotiv de l'antifascisme ayant entre-temps atteint une valeur charismatique, et de nombreux partis communistes, tout

⁸² Dimitroff : Tagebücher, notice du 25.11.1940.

⁸³ Ibid.

particulièrement celui d'Allemagne, s'y opposent.⁸⁴ Nonobstant, à côté des propos cyniques de Molotov, cherchant à minimiser le danger national-socialiste, le journal témoigne aussi, par moments, de ses efforts réels mais prudents de Dimitrov, non pas pour inverser ce processus mais pour sauvegarder jusqu'à un certain point une certaine autonomie du Comintern ou du moins, atténuer les conséquences les plus négatives de la coopération entre l'Allemagne et la Russie pour le mouvement communiste au niveau transnational.

Dans son journal, l'activité de Dimitrov pendant la deuxième guerre mondiale prend de loin la plus grande place. La politique de l'Union Soviétique pendant la guerre, l'indifférence de Staline auparavant, sa stupéfaction et sa réaction frénétique après l'invasion allemande qu'il ne voulait pas prendre au sérieux malgré toutes les informations en sa possession, les diverses inflexions et réorientations des partis communistes, les efforts immenses et surhumains pour la défense du pays, le rôle du Comintern pour la mobilisation de toutes les forces contre les troupes d'occupation fascistes, la crise d'existence de l'Union Soviétique, qui se permit pendant l'avancée allemande de liquider d'abord les prisonniers politiques et de déplacer des peuples soviétiques entiers, tout cela est connu de la recherche sur le communisme et la guerre mondiale.⁸⁵ Les informations sur la guerre étaient filtrées, en lisant le journal, on a l'impression étrange, que les pogroms des occupants contre la population juive et civile, n'ont pas d'importance, qu'ils n'existent quasiment pas.

Le journal décrit plus concrètement le changement stratégique par rapport aux mouvements de résistance et de partisans en Europe. Ils illustrent le passage abrupt de la politique amicale avec l'Allemagne à la résistance armée, et le changement de paradigmes qui en découle. Le lecteur doit parfois retenir son souffle. Les détails apportés sur la réorganisation chaotique de la politique et de la logistique du Comintern sur le terrain après l'invasion de la Wehrmacht, l'assurance pleine de suffisance avec laquelle la direction soviétique inaugure la « Grande guerre patriotique », l'évacuation du Comintern vers l'intérieur du pays sous les bombardements allemands, le travail en direction des prisonniers de guerre, l'activation de la propagande radiophonique au plan international en créant un appareil de propagande de presse et de radio avec plusieurs centaines de fonctionnaires et de collaborateurs sont précieux. L'intervention des partisans ainsi que les directives données dans le monde entier, de sabotage et d'actes de terreur individuel et de sabotage contre les occupants allemands sont décrits sur la base des instructions. Dans beaucoup de cas, ils allaient contre les fondements de l'internationalisme depuis les temps de la Première Internationale qui admettait uniquement l'utilisation de la terreur et des activités de sabotage comme partie intégrante des mouvements de masse.

Jusqu'ici, la recherche historique ne pouvait prétendre à reconstituer l'activité du Comintern pendant cette phase.⁸⁶ Ainsi, concernant la propagande radiophonique, l'origine soviétique des émissions fut camouflée pour faire croire que les centres d'émission se trouvèrent dans les pays occupés et en Allemagne même. Dimitrov vérifie lui-même l'efficacité de la « voix fantôme », qui permet de brouiller les transmissions des émetteurs de propagande allemands. Le journal fournit un témoignage important sur la formation secrète et l'organisation des mouvements de résistance et de partisans en Europe, tout particulièrement dans les pays occupés par la Wehrmacht. Il décrit la création également

⁸⁴ Ibid., notice du 1.9.1939. Cf. aussi la chronologie détaillée contenue dans le tome II de l'édition allemande.

⁸⁵ Ainsi prévaut la loi habituelle de toute guerre : aucune valeur humaine ne semble plus exister et, seules, règnent les technologies guerrières au service de l'esclavage (Victor Serge : Mémoires d'un révolutionnaire).

⁸⁶ Voir : Edward Hallet Carr : *The Twilight of the Comintern*, London, Macmillan, 1982.

secrète des partis populaires d'un type nouveau, propulsé par Moscou à la place des partis communistes, dans une série de pays, dont la Pologne, l'Iran, en retraçant les biographies des responsables nationaux et régionaux jusqu'au futurs cadres internationaux de l'après-guerre, le lecteur participe ainsi aux discussions avec Anna Pauker, Matyas Rakosi, Wilhelm Pieck, Walter Ulbricht et beaucoup d'autres.

De la remobilisation à la dissolution : L'Internationale Communiste contre l'invasion allemande de l'URSS (1941-1943)

Seulement après l'attaque de la Wehrmacht contre l'Union Soviétique, dont Staline d'abord ne voulait pas admettre le caractère réel et définitif, le Comintern, qui après l'évacuation de Moscou devant les troupes allemandes n'apparaîtra plus au public en tant que tel et les partis communistes furent clairement orientés contre l'envahisseur. La résistance proclamée, maintenant admitta et même préconisa l'emploi de tous les moyens possibles le justifiant par l'objectif central, celui de sauver l'existence de l'Union Soviétique ...

Au détriment d'une stratégie d'organisation et de mobilisation militaire directe du Comintern – par la constitution de brigades ou détachements internationaux armés expressément rejetée par Staline contre une proposition de Dimitrov – les partis communistes dans le conflit déclarée « guerre patriotique », selon les instructions de Dimitrov et surtout après le fameux discours de Staline s'engagèrent les attentats et la terreur individuelle ce qui ne faisait pas partie de l'arsenal traditionnel méthodique de l'internationalisme proclamé jusqu'alors. Ainsi, après la proclamation de la « grande guerre patriotique », une nouvelle symbiose de patriotisme, néo-traditionalisme et antifascisme devait mobiliser les forces aux différents niveaux nationaux. La répression par le régime national-socialiste fit naître, à travers l'Europe, une multitude de formes de résistance : manifestations actives et passives, attentats contre des soldats allemands, élimination des « collaborateurs », attentats à la bombe, actes de sabotage (déraillements de trains, incendies etc.), cadences ralenties dans les usines, démonstrations de rues, émeutes de faim ... Une activité naissante de partisans n'était souvent pas coordonnée avec le Comintern ou le service de renseignement de l'armée rouge qui essaya de contrôler ce genre d'activités. Confronté à des transformations brusques et situations chaotiques, le Comintern, dans la dernière phase de son existence, du fait de l'imprécision des instructions hasardeuses, il contribua ainsi à soutenir un aventurisme contreproductif du point de vue de la résistance de masse, mais néanmoins né souvent des meilleures intentions de la part des militants. Par là, il octroya un sacrifice inouï à ses membres et aux autres acteurs des mouvements de résistance pendant la guerre ainsi qu'une effusion de sang complémentaire dans les propres rangs. En France et sur les Balkans, des exécutions d'otages perpétrés par l'occupant, sorte de réaction criminelle à la stratégie d'attentats du communisme stalinien à travers l'Europe, perpétua une spirale terroriste qui en fait contribua à la désorientation du mouvement ouvrier et par conséquent à la rechute de l'Europe dans la barbarie.

Là où les activités des partisans avaient atteint le niveau d'une véritable guerre de résistance, comme sur les Balkans, les appels de Tito à l'aide en armes et moyens adressés au Comintern furent rejetés. A Dimitrov incombait la lourde tâche d'expliquer ce refus de la part de l'Union soviétique qui fut justifié par des problèmes techniques de transport. La vraie raison pour ce refus était apparemment de caractère politique, en s'agissant d'une sorte d'obéissance anticipée devant l'allié anglais.

La « Grande guerre patriotique » et la disparition du Comintern pendant la guerre. Empêcher l'invasion allemande par tous les moyens ?

Pendant une première phase de la guerre, l'Union Soviétique ne trouva pas l'énergie nécessaire pour la défense du pays contre la barbarie fasciste. A Dimitrov et au Comintern échet la tâche de recruter des volontaires pour leur intégration dans l'Armée Rouge (des émigrants espagnols et bulgares s'y distinguèrent particulièrement). Néanmoins, l'activité fébrile ne va pas forcément dans le sens de son renforcement. Une des premières mesures de Staline après l'invasion de Hitler concerne le camouflage du Comintern qui n'apparaît plus officiellement en tant que telle, ni même à l'occasion du soixantième anniversaire de Dimitrov, le 27.8.1941. De ce point de vue, le début de la guerre signifia une fragilisation.

En même temps, il y a eu diversification des activités. Dans le secret furent mobilisés des « groupes politiques » (ou « groupes communistes »), envoyés à réaliser des actes de diversion derrière les lignes ennemies, en vue de la construction de nouvelles structures politiques dans les pays occupés. Des spécialistes furent envoyés pour mettre sur pied un réseau radio permanent dans les pays visés. Dans un premier temps furent constitués des groupes allemands, polonais, hongrois, bulgares et carpatho-ukrainiens, qui formaient des unités régulières de 7 à 15 personnes. Le département de liaison et de communication du Comintern prit alors toute son importance pour la direction soviétique. Son réseau reposait sur des points de liaison par radio dans le monde entier, à Bruxelles ou Paris qui furent maniés et dirigés par des fonctionnaires comme « Kleman » (Eugen Fried), « Legros » (Maurice Tréand), en Yougoslavie « Voksin » (Josip Kopinic), et Amsterdam « Daniel » (Dan Goulooze). A côté des liaisons radio du Comintern, d'autres réseaux agissaient en parallèle comme les liaisons restées actives entretenues par l'appareil diplomatique soviétique, les canaux établis par les services secrets du NKVD et son département international sous la direction de Pavel Fitin. D'autres communications fonctionnaient en direction de la Grande Bretagne, des Etats-Unis, de la Suède et de la Bulgarie, établies par la haute direction de l'Armée Rouge sous la direction de Panfilov, d'autres encore en Autriche et en Allemagne.⁸⁷

Les correspondances de Dimitrov dévoilent un réseau personnel et financier jusque-là presque totalement inconnu du Comintern, avant et pendant la deuxième guerre mondiale, en Europe, en Asie et en Amérique.⁸⁸ En 1941, l'appareil du Comintern comptait plus de 1200 fonctionnaires.⁸⁹ L'inflexion de méthode du Comintern après l'agression d'Hitler est radicale et irrationnelle en même temps, disproportionnée avec le but. Directement après l'invasion, Dimitrov communique aux partis communistes la nécessité d'employer toutes les méthodes possibles de résistance et de sabotage contre les occupants, y compris la terreur individuelle contre les soldats et les officiers de la Wehrmacht. Dans la « Grande guerre patriotique » sont employées des méthodes, qui n'étaient généralement pas le fait jusqu'à maintenant du mouvement ouvrier et communiste. Par moment, les notes donnent l'impression, que Dimitrov va dans le sens, par exemple en France, d'un soulèvement direct du peuple contre les occupants. La stratégie des attentats contribue en fait au démantèlement des réseaux existants comme l'Organisation Spéciale française (OS).

La description minutieuse des rouages totalement secrets du Comintern pendant la deuxième guerre mondiale fait ressortir les particularités du personnel de Dimitrov et de la

⁸⁷ Natal'ja Lebedeva, Michail Narinskij : Il Komintern e la seconda guerra mondiale. Préface de Silvio Pons, traduit par Andrea Romano, Perugia, Guerra Edizioni, 1996, p. 93 e.a.

⁸⁸ Cf. aussi les mémoires et témoignages contemporains de Karl Volk, Wolfgang Leonhardt, Ernst Fischer, Charlotte Burmester et autres

⁸⁹ Dimitroff : Tagebücher, notice du 15.10.1941.

structure politique du Comintern. A côté d'une « russification » introduite d'en haut, on assiste également à une « bulgarisation » de son appareil. Des fonctionnaires bulgares sont employés dans des secteurs « sensibles », comme les soeurs Blagoeva (on peut citer d'autres noms) dans le département des cadres comme les soeurs Blagoeva (on peut citer d'autres noms) dans le département des cadres du Comité exécutif de l'Internationale Communiste (Ce de l'IC).

Le journal de Dimitrov est une source riche en ce qui concerne l'inflexion « nationale » de l'Union Soviétique transmis aussi au Comintern. Pendant quelque temps, le Comintern semblait fonctionner comme une simple agence de contacts avec les gouvernements en exil, souvent bourgeois-libéraux et les partis qui leur étaient affiliés. Avec la « grande guerre patriotique », Dimitrov se consacre sans compter, à la construction de « Fronts nationaux » dans les Etats occupés par la Wehrmacht. Dans ce but sont créés pour quelques pays – comme la Pologne, la Bulgarie, l'Iran ... – les soi-disant « partis populaires ». Leur tâche était primordialement de conduire dans ces Etats à un accord pour un Front national anti-Hitler, de réaliser des actions de diversion et de sabotage, et de créer des groupes de résistance. Les instructions furent modifiées à maintes reprises au cours de la guerre, pour provoquer la plus grande « désagrégation » possible des armées ennemies allemandes, italiennes, finlandaises, hongroises et roumaines. Les premières réactions des partis communistes aux directives découlant de la nouvelle situation de guerre en 1941, étaient contradictoires. Les partis communistes croates et chinois, hésitèrent et opposèrent un refus partiel, d'autres sections ne suivirent pas les consignes à la lettre, ainsi des partis communistes yougoslave, grec, albanais et bulgare. En revanche, ils appelèrent à des soulèvements populaires, et réclamèrent un soutien de Moscou pour la création d'une armée populaire.⁹⁰ Cependant, le Kremlin refusa une aide de ce genre. Alors que le parti communiste bulgare, par l'intervention de Dimitrov, a pu être remis « dans la ligne », ce n'était pas le cas du parti communiste yougoslave qui prônait et organisa victorieusement une authentique guerre de libération nationale et sociale.

Partisans et partisans. : la correspondance Tito-Dimitrov et les origines du schisme russo-yougoslave ...

Un scénario dramatique, comme il ne peut se produire que dans les grandes périodes de l'Histoire, est relaté dans le journal par la correspondance entre Dimitrov et Tito, commandant suprême de l'armée des partisans Serbes, Croates, Bosniaques, Slovènes et Monténégrins.⁹¹ Les notes sont un témoignage unique sur l'éclatement d'une crise dans ces relations, qui en quelque sorte était le substrat du grand « schisme » et la rupture entre Tito et Staline en 1948. Les correspondances montrent que dans la période qui va de 1941 à 1943, les demandes pressantes de Tito à Staline et Dimitrov en livraisons d'armes et de matériel aux partisans yougoslaves furent ignorées et même repoussées par Dimitrov et la direction russe sous de faux prétextes. Les communistes yougoslaves n'oublieront pas cette décision brutale de Staline et de Molotov, éventuellement fatale aux Partisans, ainsi que dans quelques cas les tentatives de médiation de la part de Dimitrov pour adoucir le « niet » de Staline.⁹² Le sort de la Yougoslavie fut bientôt suivi par celui de la Grèce. Le journal montre ainsi comment fut refusée toute aide à ces armées et mouvements de libération, qui ont dû s'organiser seules, soutenus dans une étape ultérieure par l'Angleterre. La position de Staline se conforme ici à un accord avec les Alliés qui n'avait même pas encore été conclu.

⁹⁰ Ibid, notice du 2.8.1941.

⁹¹ Ibid., notice du 8.9.1941 et suivants.

⁹² Ibid., notice du 12.12.1941.

Ce rapprochement anticipé avec les Alliés dans le but de fixer les zones d'influences réciproques post-guerre dans les Balkans, a conduit en fait l'Union Soviétique à une obéissance docile. Staline alla assez loin pour exiger de Tito le respect des « royalistes » (Tchetniks) de Draža Mihailović, dont le but clairement établi était la destruction de la résistance communiste. Staline mit ses entraves à la construction d'une armée populaire de libération sous commandement communiste en redoutant une éclosion révolutionnaire dans cet Etat multinational. Le spectre d'une Yougoslavie socialiste fédérative et multiculturelle le hantait.

Le lecteur a encore par moments, l'impression que Dimitrov lui-même voulait une autre politique, dans la question yougoslave ou grecque, comme en Bulgarie. Déjà après l'occupation de son pays natal par l'armée allemande en mars 1941, Dimitrov exigeait, en accord avec le Parti Communiste Bulgare, la préparation d'un soulèvement populaire. La réaction de Staline et de Molotov, relevée dans les carnets, n'a rien d'étonnant : Ils rejetèrent une telle perspective comme « provocation » qui aurait comme conséquence un bain de sang.⁹³

Le Comintern et les services secrets soviétiques. Un secret longtemps gardé ...

Avec l'éclosion de la guerre, l'influence des services secrets soviétiques sur le Comintern s'accroît. Les historiens ont toujours eu des difficultés à attester empiriquement ce phénomène, ils devaient souvent recourir aux mémoires d'anciens agents transfuges.⁹⁴ La « révolution des archives » ne pouvait également d'emblée lever le secret vu que les archives du NKVD restèrent fermées. Dimitrov, dans son journal, ne livre pas seulement du matériel historique brut sur la « russification » du Comintern, mais aussi, pour la première fois, des données fiables sur le partage concret du travail avec les deux services secrets soviétiques de premier plan, NKVD et GPU. Nul n'aurait voulu le « timonier » ne se fait pas seulement l'exécutant de Staline, mais aussi son courrier, et parfois aussi l'intendant des services secrets soviétiques. Les différents « canaux » se rejoignent, les rôles sont visiblement interchangeables. Tandis que les services secrets assument des tâches politiques, le Comintern réalise des tâches d'espionnage. Un exemple est celui du parti populaire d'Iran (le Toudeh), qui, dans les années 1939-1941, fut créé essentiellement par les agents des services secrets militaires du GRU, en collaboration avec le politicien iranien Suleiman Mirza. Dimitrov fut dans ce cas, placé devant le fait accompli, et ce n'est qu'après coup qu'il prit le contrôle de ce parti au nom du Comintern.⁹⁵

Assez souvent, des demandes de renseignements venant des services sont dirigées vers lui, en vue soit de la préparation de personnel pour la formation de groupes autonomes pour être envoyés dans les différents pays dont la tâche était de collecter des informations militaro-politiques, soit pour l'accomplissement de missions secrètes (telles qu'en Iran), ou pour l'envoi des agents de parachutage pour différentes missions derrière les lignes ennemies.⁹⁶ Or, il est intéressant de constater que, là aussi, parfois, Dimitrov allait à contre-courant. Il s'opposait en effet à certaines mesures en se prononçant contre une extension du pouvoir des services au détriment des structures propres. Le thème récurrent de la défense de « son » Comintern, s'affirme clairement, une défense qui a naturellement, ses limites.

⁹³ Ibid., voir les notices entre le 2.8.1941 et le 4.8.1941.

⁹⁴ Voir spécialement: Walter G. Krivitsky : J'étais un agent de Staline, Paris, Champ libre, 1979; Alexander Orlov : The Secret History of Stalin's Crimes, London, Jarrolds, 1954 (New York 1953).

⁹⁵ Dimitroff : Tagebücher, notice du 5.9.1942 e.a.

⁹⁶ Ibid., notice du 16.7.1942 e.a.

Les mémoires du haut responsable des services secrets soviétique, Pavel Sudoplatov, ont contribué à élargir nos connaissances sur les commandos d'assassinats politiques relevant des services secrets. Quand la nécessité l'imposa, au moment de la grande terreur des années 1937-1938, des oppositionnels ou soi-disant « renégats » furent assassinés sur ordre, dans l'Union Soviétique ou à l'étranger.⁹⁷ Pendant cette période, l'agence de la terreur se confondait avec la direction du Comintern, c'est là que siégeait jusqu'à sa propre « liquidation » en 1939 l'ancien responsable adjoint du département international du NKVD, Trilisser (sous son pseudonyme Moskvine) comme secrétaire de l'Internationale.⁹⁸ Avec le cynique Manouïlski, très occupé dans la persécution et le contrôle des émigrés politiques et des collaborateurs de l'appareil du CE de l'IC, Moskvine compléta, en tant que proche collaborateur de Dimitrov, la troïka du Comintern, à l'époque du Front populaire, de la terreur et de la guerre d'Espagne dans les années 1938-1939.⁹⁹ Lors de la « disparition » de ce dirigeant des services, Dimitrov eut une réaction de franche panique pour ses relations avec lui, pas tant par compassion, que pour des raisons de surcharge de travail dans le Comintern, où Moskvine tenait les fils des relations internationales, et probablement aussi des Brigades Internationales en Espagne. Un passage dans le journal livre son importance : Dimitrov, après sa liquidation, prend en effet en charge lui-même le département de Moskvine.¹⁰⁰

S'il n'y a – à vrai dire – pas de notes sur de tels meurtres politiques, les contacts étroits de Dimitrov avec le personnel des appareils respectifs sont évidents. Ainsi il communique avec Sudoplatov qui commanda le meurtre de Trotski au Mexique, meurtre ordonné par Staline et Beria et commis par Ramon Mercader,¹⁰¹ meurtre du « cerveau le plus précieux et le plus organisé dans un crâne, qui fut jamais tué avec un marteau » selon le littéraire allemand Arnold Zweig. En ce qui concerne Caridad Mercader, qui fit de son fils un assassin, elle fut recrutée comme « cadre de réserve » du Comintern par Dimitrov, sur recommandation de Soudoplatov.¹⁰² Le 10.9.1942, le premier note le départ de Caridad vers l'Amérique Latine, sans relever le but du voyage, qui était en fait l'évasion de la prison de son fils, dont la véritable identité posait encore question aux autorités mexicaines de l'époque.¹⁰³ Une autre pièce de puzzle : En 1939, Dimitrov rencontre Vittorio Vidali (« Carlos »), au moment où celui-ci s'apprête à quitter Moscou, pour commettre justement un autre attentat contre Trotski (ce qui n'a pas droit à une remarque dans le journal.¹⁰⁴ Les historiens iront fouiller plus avant pour découvrir d'autres liens. Pour conclure sur ce point : Bien que la plupart de ses membres ne furent jamais des agents ou résidents, et que le Comintern ne peut pas être globalement qualifié d'organisation d'espionnage, le journal montre la cohésion de plus en plus forte entre les différents canaux de la politique soviétique de guerre, plus on allait vers la dissolution du Comintern, la pression alla croissante dans ce sens ...

⁹⁷ Pavel & Anatoli Soudoplatov, *Missions spéciales. Mémoires du maître-espion soviétique Pavel Soudoplatov*. Autobiographie, Paris, éditions du Seuil, 1994, en collaboration avec Jerrold L. et Leona P. Schecter. Préface de Robert Conquest, Düsseldorf e.a., Econ Verlag, 1994.

⁹⁸ Dimitroff : Tagebücher, notice du 2.6.1934 et suiv.

⁹⁹ Ibid., notice du 28.10.1938.

¹⁰⁰ Ibid., notice du 25.11.1938.

¹⁰¹ Cf. John Earl Haynes, Harvey Klehr : *Venona. Decoding Soviet Espionage*, New Haven, Yale University Press, 2000, pp. 250 e.a.

¹⁰² Dimitroff : Tagebücher, notice du 19.8.1942.

¹⁰³ Ibid., notice du 10.9.1942.

¹⁰⁴ Ibid., notice du 8.8.1939.

Suspendu à un fil : Logiques sous-jacentes de la dissolution du Comintern ...

La dissolution du Comintern en mai 1943 clôt un cycle du journal de Dimitrov. Ses motifs, à l'instigation de Staline et à l'apogée de la Deuxième guerre mondiale ont souvent été expliquées par les contraintes de la nouvelle politique d'alliances dans la grande coalition de guerre, non sans raison bien que unilatéralement. Nous avons vu que l'existence de l'Internationale, au moins depuis le printemps de 1941, ne tenait déjà plus qu'à un fil. En effet, déjà avant l'invasion hitlérienne Staline essayait de la faire dissoudre. Des historiens comme l'allemand Gerd Koenen en déduisent même, que Dimitrov eût été placé à la direction du Comintern par Staline précisément pour la dissoudre. Staline, par décision du bureau politique, fut nommé président du comité exécutif central comme chef du gouvernement de l'Union Soviétique le 4 mai 1940. Hitler avait, à cette date, déjà pris la décision d'attaquer l'Union Soviétique et de détruire le communisme en tant que mouvement international, ce que le maître de l'empire soviétique avait appris par ses services. C'est dans cette situation que celui-ci recommande la dissolution du Comintern, sans doute comme ultime preuve macabre de sa sincérité pour maintenir l'amitié officielle avec l'Allemagne hitlérienne. Dimitrov décrit, comment, avec sa qualité inimitable de traducteur de la pensée du « grand maître de maison », il transpose sans hésiter, la proposition déjà prête sous forme écrite. Le 12 mai, un texte sur cette décision est discuté entre Dimitrov et Jdanov.¹⁰⁵ Il n'est pas connu, si cette décision a été communiquée à Hitler. Quoi qu'il en soit, l'invasion militaire prédit par les services de contre-espionnage contre l'Union Soviétique un mois plus tard en fit lettre morte. A côté du message sensationnel lui-même, cet épisode révèle aussi le caractère insoutenable de la thèse de la soi-disant guerre préventive, toujours défendue par quelques historiens, selon la quelle Staline aurait planifié une attaque contre l'Allemagne.¹⁰⁶

Les notes détaillées de Dimitrov sur la fin du Comintern en 1943 s'avèrent irremplaçables pour la recherche.¹⁰⁷ La dissolution définitive, bien que très sui generis, n'était plus cette fois liée à une concession à Hitler, mais peut être interprétée, après le tournant de la guerre à Stalingrad, comme une concession aux Alliés, dans l'attente de l'ouverture du « deuxième front » en Europe de l'ouest. Pourtant, même dans cette dissolution formelle, se révèle une part de duplicité et d'irréalisme significative de la politique soviétique sous Staline. En fait, l'ensemble des structures du Comintern ne fut pas dissout, d'importantes parties de l'appareil auxiliaire fut au contraire reconverti au sein du parti soviétique et des services secrets. De l'autre côté, la décision semble avoir été anticipée par d'autres mesures. Déjà, avant l'acte de dissolution, l'appareil de liaison, le « centre nerveux du Comintern » – là une autre nouvelle découverte – avait été placé sous la coupe des services du NKVD.¹⁰⁸

L'Union soviétique sortit victorieuse de la guerre, sans que le Comintern eût joué un rôle propre sur le plan militaire. Le Maréchal de l'Union soviétique avait écarté l'hypothèse d'une stratégie internationaliste comme réponse globale à Hitler pendant la Deuxième guerre mondiale, en s'alignant sur les alliances nouvelles dans la coalition anti-allemande. C'était la confirmation de sa méfiance par rapport aux ouvriers dans les pays de l'ouest qu'il avait déjà en 1934 communiquée à Dimitrov.

¹⁰⁵ Ibid., notice du 12.5.1941.

¹⁰⁶ Voir : Bianca Pietrow-Ennker (ed.) : *Präventivkrieg? Der deutsche Angriff auf die Sowjetunion*, Frankfurt am Main, Fischer, 2000.

¹⁰⁷ Dimitroff : *Tagebücher*, notices du 12.5.1941 et suiv.

¹⁰⁸ Voir : Adibekov : *Kominform i Poslevoennaja Evropa*.

En guise de conclusion

En résumé, les carnets se révèlent comme autodestruction du mythe de Dimitrov, tout en permettant, grâce à leur originalité, un réaligement historique en dirigeant le regard sur les contradictions d'une vie quotidienne de dirigeant international au sein même du stalinisme. Le journal de Dimitrov met à mal la rationalité de la domination bureaucratique en la dévoilant comme fiction. Ils donnent la pleine mesure de ce que la « politique » cynique, chaotique et pleine de duplicité du régime de l' « absolutisme bureaucratique » sous Staline (M. Lewin) ne garde de lien avec les buts initialement proclamés, que par des référents d'analogies historiques, en sombrant en fait dans un délire d'Etat national voir d'arrangement néo-impérialiste. Ils dévoilent des moments irrationnels de la dictature stalinienne, qui renvoie à la mentalité du « vost ». Le Comintern devait ressentir cela fortement. Mais ils éclairent aussi bien le rôle de conciliateur et de traducteur pour lequel Dimitrov était passé maître – malgré la monstrueuse terreur et le stalinisme. Ainsi, avec le journal, de nombreux pistes de recherche ont été ouvertes, une carrière géante continue à attendre son exploitation. Ces pistes ne conduiront pas uniquement vers le « siècle des grands chants » (Gerd Koenen),¹⁰⁹ mais vers « le siècle des révolutions trahies » analysé par Trotsky et déploré par Albert Camus qui porte la marque du « siècle soviétique » que Moshe Lewin avait choisi comme titre de son dernier livre.¹¹⁰ Parce que de cette manière, l'anticommunisme éclate à l'intérieur du système lui-même, les multiples commentaires sur le journal de Dimitrov dans un sens anti-communiste sont à la fois redondants et inutiles.

C'est ce trauma séculaire qui ressurgit aujourd'hui en conséquence de l'histoire secrète longtemps dévoilée. Une nouvelle contre-histoire s'avère nécessaire qui ne pourra plus être captée en narrative. Il s'agira de capter le lamento de cette histoire selon l'appel émis par Walter Benjamin dans son testament politique de l'année 1939, appel pour un discours nouveau sur l'histoire et qui ne fut pas entendu. Il s'agira de remémorer ces traumatismes culturels et avec eux l'histoire des victimes de cette histoire, de développer de nouvelles formes d'empathie avec les millions acteurs du mouvement ouvrier qui donnèrent la vie pour leur l'idéal et qui furent trahis par les politiciens au nom de l'antifascisme et de la gauche. Cet acte de remémoration doit servir d'« alerte pour la mémoire » dans le sens du mot allemand „Eingedenken“ utilisé par Benjamin comme type nouveau de remémoration, indépendante de l'historiographie dominante. Dans son testament politique, les « thèses sur le concept de l'histoire », Benjamin a écrit ce mémorable passage : „À cet instant où gisent à terre les politiciens en qui les adversaires du fascisme avaient mis leur espoir, où ces politiciens aggravent leur défaite en trahissant leur propre cause, nous voudrions arracher l'enfant politique du monde aux filets dans lesquels ils l'avaient enfermé. Le point de départ de notre réflexion est que l'attachement de ces politiciens au mythe du progrès, leur confiance dans la “masse” qui leur servait de “base”, et finalement leur asservissement à un incontrôlable appareil, ne furent que trois aspects d'une même réalité. Nous voudrions suggérer comme il coûte cher à nos habitudes de pensée d'aboutir à une vision de l'histoire qui refuse toute complicité avec celle à laquelle s'accrochent encore ces politiciens. »¹¹¹

¹⁰⁹ Gerd Koenen : Die großen Gesänge. Lenin, Stalin, Mao Tse-tung. Führerkulte und Heldenmythen des 20. Jahrhunderts. Edition remaniée et complétée, Frankfurt am Main, Eichborn, 1991.

¹¹⁰ Lén Trotsky: La Révolution Trahie. Traduit du Russe par Victor Serge, Paris, Grasset, 1936; Lou Marin : Ursprung der Revolte. Albert Camus und der Anarchismus (incl. Teodosio Vertone über die frankophone libertäre Camus-Diskussion), Heidelberg, Verlag Graswurzelrevolution, 1998; Moshe Lewin: Le Siècle Soviétique, Paris, éditions Fayard – Le Monde Diplomatique, 2003.

¹¹¹ Walter Benjamin: Thèses sur la philosophie de l'histoire, traduction Maurice de Gandillac, Paris, Denoël, 1971.